

LES CICATRICES DE L'INTERDIT

STUDIO PINK

BIENVENIE À
VAL-DES-CENDRES



Les Cicatrices de l'Interdit

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le retour aux sources	4
Chapitre 2 : Le regard de l'autre	11
Chapitre 3 : Le poids de la loyauté	16
Chapitre 4 : La vulnérabilité partagée	22
Chapitre 5 : L'étincelle de jalousie	28
Chapitre 6 : La ligne rouge	34
Chapitre 7 : L'interdit franchi	40
Chapitre 8 : Le lendemain de cendres	46
Chapitre 9 : L'alliance secrète	51
Chapitre 10 : La fusion des âmes	56
Chapitre 11 : Le masque qui se fissure	62
Chapitre 12 : L'implosion	68
Chapitre 13 : Le désert affectif	74
Chapitre 14 : L'affirmation de soi	80
Chapitre 15 : La cicatrisation	86

Chapitre 1

Le retour aux sources

CHAPITRE 1 : LE RETOUR AUX SOURCES

Le panneau « Bienvenue à Val-des-Cendres » était écaillé, grignoté par la rouille et le soleil impitoyable du sud. Élina ralentit, le pneu de sa citadine écrasant les graviers avec un crissement qui résonna dans le silence de la vallée. L'air était saturé de l'odeur lourde des pins chauffés à blanc et du parfum plus âcre de la terre sèche. Une odeur qui lui colla immédiatement à la peau, comme un vieux vêtement trop étroit qu'on est forcé de renfiler.

Cinq ans.

Elle n'était pas revenue depuis cinq ans. Pour elle, cette ville n'était qu'un cimetière de souvenirs qu'elle avait soigneusement enterrés sous des couches de béton parisien et d'études de droit épuisantes. Mais le coup de téléphone de son père, il y a trois jours, avait tout fait voler en éclats. *« Je me suis cassé la jambe, Elly. Et avec la maison... j'ai besoin de bras. »*

Elle coupa le contact devant la vieille bâtisse en pierre. La glycine grimpait toujours sur la façade, sauvage, étouffante. Élina resta un instant immobile, les mains crispées sur le volant. Son cœur cognait contre ses côtes, un rythme irrégulier, presque paniqué. Ce n'était pas seulement la maison. C'était l'ombre qui planait toujours ici. Celle de son enfance, de ses secrets de petite fille, et de *lui*.

Elle descendit de voiture. La chaleur l'enveloppa comme une main moite. Elle récupéra son sac sur le siège passager et se dirigea vers l'entrée quand la porte de la

grange, sur le côté, gronça sur ses gonds.

Élina se figea.

Un homme sortit de l'ombre fraîche du bâtiment. Il portait un jean usé, bas sur les hanches, et un t-shirt gris dont les manches étaient retroussées sur des bras puissants, marqués par le travail et le soleil. Il essuyait ses mains sur un chiffon noir de graisse.

Le souffle d'Élina se bloqua dans sa gorge.

— Tu as fini par trouver le chemin de la maison, à ce que je vois.

La voix. C'était la même. Grave, granuleuse, avec cette légère pointe de lassitude qui l'avait toujours fait vibrer sans qu'elle comprenne pourquoi. Julien. Le meilleur ami de son père. L'homme qui l'avait portée sur ses épaules, qui lui avait appris à faire du vélo, qui avait été le témoin de toutes ses chutes.

Mais l'homme qui se tenait devant elle n'avait plus rien de la figure paternelle rassurante de ses souvenirs.

Julien s'approcha. À quarante-deux ans, il semblait avoir atteint une sorte d'apogée brutale. Ses cheveux étaient plus courts, parsemés de quelques fils d'argent sur les tempes, et ses yeux — d'un bleu délavé, presque transparent — semblaient lire en elle comme dans un livre ouvert.

— Julien, parvint-elle à articuler. Sa voix sonna étrangement aiguë à ses propres oreilles.

Il s'arrêta à peine à un mètre d'elle. L'odeur de Julien la percuta : un mélange de tabac froid, de savon de Marseille et de métal. Une odeur d'homme. Une odeur de danger. Elle sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale, malgré les trente degrés

ambiants.

— T'as grandi, Elina, dit-il en la détaillant sans aucune gêne.

Ses yeux ne se contentaient pas de la regarder ; ils l'évaluaient. Ils s'attardèrent sur ses jambes nues sous sa robe d'été légère, sur la courbe de ses hanches, avant de remonter vers son visage. Élina se sentit soudainement très exposée, comme si le tissu de sa robe était devenu transparent.

— C'est ce que font les humains en cinq ans, Julien. Ils grandissent. On n'est pas tous figés dans le temps comme ici.

Elle avait essayé de mettre de l'impertinence dans sa voix, une pointe de ce piquant parisien qu'elle s'était forgé, mais le coin des lèvres de Julien se souleva en un demi-sourire qui la déstabilisa complètement.

— Toujours autant de répondant, murmura-t-il. Ton père t'attend. Il est dans le salon, en train de pester contre sa jambe de bois.

Il fit un pas de côté pour la laisser passer, mais le chemin était étroit entre la voiture et lui. En le contournant, l'épaule d'Élina frôla son torse. Le contact fut électrique. La chaleur qui émanait de lui était suffocante. Elle sentit la fermeté de ses muscles sous le coton fin du t-shirt. Pendant une seconde, une éternité, elle crut qu'il allait poser sa main sur sa taille pour la guider. Son corps, traître, l'espéra presque.

Elle s'engouffra dans la maison, le cœur battant à tout rompre. L'intérieur était sombre et frais, sentant la cire d'abeille et le café froid.

— Papa ? appela-t-elle, cherchant à reprendre contenance.

— Dans le salon, Elly !

Elle trouva son père, Marc, affalé dans son vieux fauteuil en cuir, la jambe droite plâtrée et posée sur un tabouret. Il avait l'air fatigué, mais son visage s'éclaira en la voyant.

— Te voilà enfin. Je commençais à croire que tu avais eu peur des fantômes du passé.

Élina l'embrassa, s'imprégnant de l'odeur rassurante de son père. Mais derrière elle, elle entendit les pas lourds de Julien qui entraît dans la pièce. Sa présence semblait saturer l'espace, rendant l'air plus rare.

— Elle a failli écraser mes rosiers en garant sa miniature, lança Julien en s'appuyant contre le cadre de la porte, les bras croisés.

— C'est une Fiat, Julien. Et tes rosiers sont déjà à moitié morts, répliqua-t-elle sans se retourner, sentant le regard de l'homme brûler entre ses omoplates.

— Comme tout ici, non ? lança Julien avec une pointe d'ironie amère.

Le malaise s'installa, épais comme du goudron. Élina se sentait prise au piège entre la nostalgie de son enfance et cette nouvelle réalité brutale. Julien n'était plus "l'oncle" de substitution. Il était un étranger, un homme dont la virilité brute heurtait de plein fouet ses souvenirs de petite fille.

— Julien m'aide pour les travaux de la toiture, expliqua Marc, ignorant la tension. Heureusement qu'il est là, parce qu'avec ce plâtre, je ne sers à rien. Il va rester dîner. Tu nous feras tes fameuses pâtes ?

Élina sentit un nœud se former dans son estomac.

— Je... je suis un peu fatiguée par la route, Papa.

— Oh, allez, Elly. Pour ton premier soir.

Elle jeta un regard vers Julien. Il l'observait, un éclat de défi dans les yeux. Il savait. Il sentait son malaise, et il semblait s'en amuser.

— Si ça dérange Élina, je peux partir, dit-il d'une voix traînante, tout en sachant pertinemment que Marc insisterait.

— Mais non, ça ne me dérange pas, mentit-elle entre ses dents. Je vais juste... monter mes affaires.

Elle se saisit de sa valise et s'échappa vers l'étage. Chaque marche de l'escalier en bois craquait sous ses pas, comme un avertissement. Arrivée dans son ancienne chambre, elle ferma la porte et s'appuya contre le bois froid.

Ses mains tremblaient.

Qu'est-ce qui lui arrivait ? C'était Julien. Celui qui l'aidait à faire ses devoirs de maths. Celui qui avait consolé ses premiers chagrins d'amour.

Elle s'approcha du miroir au-dessus de la commode. Ses joues étaient rouges, ses yeux brillants. Elle ne voyait plus la petite fille. Elle voyait une femme troublée. Elle ferma les yeux et, malgré elle, l'image de Julien dans la cour revint la hanter. La sueur qui faisait briller sa peau, la manière dont son jean épousait ses cuisses, la dureté de son regard.

C'était mal. C'était interdit. C'était le meilleur ami de son père.

Elle s'éclaboussa le visage d'eau froide dans la petite salle de bain attenante. Elle devait se reprendre. Elle n'était plus cette adolescente de quinze ans qui rougissait

quand il lui ébouriffait les cheveux. Elle était une adulte.

Lorsqu'elle redescendit une heure plus tard, l'obscurité commençait à tomber sur la vallée, teintant le ciel de pourpre et d'or. Dans la cuisine, Julien était seul. Il avait ouvert une bouteille de vin rouge et se servait un verre. La lumière de la hotte dessinait les contours de son profil, dur et anguleux.

— Ton père s'est assoupi devant les infos, dit-il sans se retourner.

Il lui tendit un verre de vin.

— Merci.

Elle s'approcha pour prendre le verre. Leurs doigts se frôlèrent. La sensation fut comme une brûlure. Élina retira sa main un peu trop vite, manquant de renverser le liquide pourpre.

— Tu es nerveuse, Élina.

Ce n'était pas une question. Il posa le verre sur le plan de travail et se tourna vers elle, l'emprisonnant presque entre son corps et le comptoir.

— Je ne suis pas nerveuse. Je suis juste fatiguée.

— menteuse.

Il fit un pas de plus. Il était si près qu'elle pouvait sentir la chaleur de son souffle sur son front.

— Tu n'as pas arrêté de me fuir du regard depuis que tu es descendue de voiture. Tu as peur de quoi ? Que je sois resté le même ? Ou que j'aie changé ?

Élina releva le menton, défiant la pression de sa présence.

— Tu n'as pas changé, Julien. Tu es toujours aussi arrogant.

Il laissa échapper un rire sourd, un son qui vibra jusque dans le ventre d'Élina.

— Et toi, tu as cessé d'être une enfant. C'est ça le problème, n'est-ce pas ?

Il leva la main. Pendant un instant, elle crut qu'il allait toucher son visage. Son cœur s'arrêta de battre. Mais il se contenta de ramasser une mèche de ses cheveux qui s'était échappée de son chignon et de la replacer derrière son oreille. Ses doigts effleurèrent sa tempe, un contact si léger, si électrique, qu'elle en eut le vertige.

— On devrait commencer ces pâtes, murmura-t-il, sa voix descendant d'un octave. Avant que ton père ne se réveille.

Il s'écarta, lui laissant l'espace pour respirer, mais l'air semblait désormais chargé d'une tension irréversible. Le retour aux sources ne serait pas le pèlerinage tranquille qu'elle avait imaginé. C'était un saut dans le vide, et Julien était celui qui venait de la pousser.

Élina attrapa un couteau pour couper les oignons, ses mains toujours tremblantes, consciente que chaque minute passée dans cette maison, sous ce regard, allait graver une nouvelle cicatrice sur son cœur. Une cicatrice faite d'interdit.

Chapitre 2

Le regard de l'autre

L'air de la cuisine était devenu un poids, une masse invisible et brûlante qui pesait sur les poumons d'Élina. Julien s'était écarté, mais l'onde de choc de son contact persistait sur sa tempe, comme une brûlure lente. Elle s'acharna sur les oignons, la lame du couteau frappant la planche de bois avec une régularité presque violente. Les vapeurs âcres lui piquaient les yeux, ou peut-être n'était-ce pas seulement les oignons.

Julien, lui, s'était posté devant la gazinière. Il observait l'eau commencer à frémir dans la grande marmite en inox. Mais il ne regardait pas vraiment l'eau. Il la regardait, elle.

Pour Julien, le basculement s'était produit là, entre le frigo et l'évier. Pendant des années, Élina avait été une image figée dans le sépia de ses souvenirs : une gamine aux genoux écorchés, une adolescente aux silences boudeurs qu'il traitait avec une affection protectrice, presque fraternelle. Mais ce soir, sous la lumière crue de la hotte, le vernis avait craqué. Ce qu'il avait sous les yeux n'était plus un souvenir. C'était une femme. Une femme dont le cou s'arquait avec une grâce vulnérable lorsqu'elle penchait la tête, dont les mains tremblantes trahissaient une conscience aiguë de sa présence.

Il sentit un tiraillement désagréable au creux de son estomac. Un mélange de culpabilité rance et de désir sauvage. *Elle est la fille de Pierre, bordel. Ressaisis-toi.*

— Tu as changé de parfum, lança-t-il soudain.

Sa voix, trop basse, trop intime pour une cuisine familiale, fit sursauter Élina. Elle

posa le couteau, les doigts poisseux de jus d'oignon.

— Comment tu peux savoir ? On ne s'est pas vus depuis trois ans, Julien.

— Je me souviens de l'ancien. C'était quelque chose de sucré. Trop sucré. Là... c'est différent. Plus sombre.

Il fit un pas vers elle pour ramasser un plat, et son odeur l'envahit. Un mélange de santal et de quelque chose de plus charnel, de plus chaud. Élina sentit son souffle se bloquer. Le regard de Julien n'était plus celui d'un grand frère de substitution. C'était le regard d'un homme qui évalue une proie, ou un danger. Ou les deux.

— Les gens changent, murmura-t-elle en fixant le carrelage. C'est le but du temps qui passe, non ?

— Pas tout le monde, répliqua-t-il. Certains se contentent de se révéler.

Le bruit sourd de pas dans le couloir brisa la bulle. Pierre fit son entrée, frottant ses yeux rougis par une sieste trop longue, sa chemise froissée témoignant de sa lassitude.

— Ça sent bon ici, lança le vieux lion d'une voix rauque. On passe à table ?

Le dîner fut un exercice de torture raffinée.

Ils s'installèrent dans la salle à manger, une pièce figée dans les années 90, avec ses meubles en chêne massif et son odeur persistante de cire d'abeille et de vieux papiers. Pierre s'assit au bout de la table, le patriarche fatigué, tandis qu'Élina et Julien se faisaient face.

La nappe blanche entre eux ressemblait à un no man's land.

— Alors, Élina, commença Pierre en servant le vin rouge, Julien me disait que tu envisageais de rester un moment ? La ville ne te manque pas trop ?

Élina piqua une penne avec une application démesurée. Elle sentait le regard de Julien posé sur elle, lourd, brûlant, ne la quittant pas d'une semelle tandis qu'il portait son verre à ses lèvres.

— J'ai besoin de calme, papa. Paris est... épuisant.

— C'est surtout que tu fuis quelque chose, non ? intervint Julien, un demi-sourire provocateur aux lèvres. On ne revient pas dans ce trou paumé juste pour le "calme".

Le ton était léger, mais ses yeux disaient autre chose. Ils fouillaient le visage d'Élina, s'attardant sur sa bouche, sur la petite cicatrice au-dessus de son sourcil, sur la naissance de sa poitrine que le décolleté de son pull laissait deviner lorsqu'elle se penchait. Élina sentit une vague de chaleur envahir ses joues.

— Je ne fuis rien, Julien. Je rentre chez moi. C'est différent.

— Vraiment ? Pourtant, tu as l'air d'une étrangère ici. Tu bouges différemment. Tu regardes les murs comme s'ils allaient s'écrouler sur toi.

Pierre rit, ignorant la tension électrique qui faisait grésiller l'air entre les deux jeunes gens.

— Elle a toujours été dramatique, Julien. Tu te souviens, quand elle avait dix ans et qu'elle t'avait fait promettre de l'épouser pour que tu ne partes pas à la fac ?

Le silence qui suivit fut assourdissant. Élina crut que son cœur allait exploser contre ses côtes. Elle n'osait pas lever les yeux. Julien, lui, ne détourna pas le regard. Au contraire, il s'appuya contre le dossier de sa chaise, faisant rouler le vin dans son verre.

— Je m'en souviens très bien, dit-il, sa voix feutrée. Mais à l'époque, elle était une

enfant. C'était facile de faire des promesses qu'on ne pensait pas tenir.

Il marqua une pause, ses yeux s'assombrissant, devenant deux puits d'encre.
— Aujourd'hui, les promesses seraient... beaucoup plus compliquées à gérer.

Élina sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. Ce n'était plus de la nostalgie. C'était une déclaration de guerre, ou une invitation au désastre. Elle saisit la carafe d'eau, mais ses doigts heurtèrent ceux de Julien qui avait eu le même geste.

Le contact fut bref, mais violent. Comme une décharge. Julien ne retira pas sa main immédiatement. Il laissa ses doigts presser les siens, un instant de trop, juste assez pour que le pouls d'Élina batte contre sa peau à lui. Il sentait la panique de la jeune femme, et cela semblait nourrir sa propre audace.

— Désolé, murmura-t-il sans une once d'excuse dans la voix.

Il la lâcha enfin, et Élina se concentra sur son assiette, son appétit disparu. Le bruit des couverts contre la porcelaine devenait insupportable. Chaque tintement sonnait comme un reproche.

Pierre, inconscient du drame qui se nouait sous ses yeux, continuait de parler de la scierie, des problèmes de voisinage, du toit qu'il fallait réparer. Il représentait la sécurité, le passé, la morale. Et juste en face, il y avait Julien. Julien qui, d'un simple regard, était en train de saccager tout ce qu'Élina avait tenté de reconstruire.

Elle leva enfin les yeux vers lui. Elle voulait y trouver de la moquerie, de la distance. Mais elle ne vit qu'une faim dévorante. Il ne la regardait pas comme "la petite Élina". Il la regardait comme une femme qu'il avait envie de déshabiller, de comprendre, de briser peut-être. C'était un regard possessif, déplacé, totalement interdit.

— Tu ne manges pas, Élina ? demanda Julien, sa voix pleine d'une fausse sollicitude.

Tu sembles... préoccupée.

— Je n'ai plus faim. La route m'a fatiguée.

Elle se leva brusquement, manquant de renverser son verre.

— Je vais me coucher. Bonne nuit, papa. Bonne nuit, Julien.

Elle s'échappa de la pièce, mais elle sentait son regard dans son dos, comme une main invisible glissant le long de sa cambrure. Elle monta les escaliers quatre à quatre, s'enferma dans sa chambre et s'appuya contre la porte, le souffle court.

En bas, elle entendit le rire de son père, puis la voix basse de Julien. Elle ne comprenait pas les mots, mais la vibration de sa voix semblait traverser le plancher, remonter dans ses jambes, s'installer dans son ventre.

Elle s'approcha du miroir. Ses joues étaient rouges, ses yeux brillants. Elle ne se reconnaissait plus. Julien venait de changer la donne. En un seul dîner, il avait transformé sa maison d'enfance en un territoire miné.

Le pire, pensa-t-elle en touchant ses lèvres tremblantes, c'est qu'elle n'avait pas peur de ce qu'il pourrait lui faire. Elle avait peur de ce qu'elle allait le laisser faire.

Le regard de Julien n'était pas seulement celui d'un homme sur une femme. C'était le miroir de ses propres désirs inavouables. Et ce soir, ce miroir venait de voler en éclats, laissant des fragments tranchants partout sur le sol de sa vie.

Une cicatrice de plus. La plus profonde. Celle de l'interdit qui ne demande qu'à être bravé.

Chapitre 3

Le poids de la loyauté

CHAPITRE : LE POIDS DE LA LOYAUTÉ

L'air frais de la nuit n'eut pas l'effet escompté. Julien ne ressentit aucune morsure salvatrice, seulement une moiteur persistante sous son col, l'écho étouffé du rire d'Arthur – le père d'Élina – qui résonnait encore dans ses oreilles comme un glas.

Il s'arrêta sur le perron, les phalanges blanchies par la force avec laquelle il serrait la rambarde en fer forgé. Le métal était glacé, mais son sang, lui, bouillonnait. Il sortit une cigarette d'un geste saccadé, ses doigts tremblant imperceptiblement. Un comble pour un homme qui avait gardé la main ferme sous les tirs de mortier.

Protège-les, Ju'.

La voix de Thomas. Toujours elle. Une présence fantomatique qui s'invitait sans prévenir, l'odeur de la poussière et du sang mêlée à celle du tabac froid. Thomas, son frère d'armes, celui qui lui avait sauvé la mise à Kandahar avant de laisser la sienne dans le sable rouge. Thomas, le frère aîné d'Élina.

Chaque bouffée de fumée que Julien aspirait semblait lui brûler les poumons, mais ce n'était rien comparé à l'incendie qui ravageait sa conscience.

Il ferma les yeux, et l'image d'Élina lui revint, brûlante de réalisme. Il revit l'inclinaison de son cou lorsqu'elle riait nerveusement, la petite veine qui battait à la base de sa gorge, et surtout, ce regard. Ce regard qui ne demandait pas de protection, mais une chute. Une chute à deux.

— Tu es une ordure, murmura-t-il pour lui-même, sa voix se perdant dans le bruissement des feuilles de chêne.

Il se remémora le serment fait sur la tombe de Thomas. Un serment de sang, de sueur et d'honneur. Il avait promis de veiller sur ce qui restait de sa famille. Arthur, le patriarche brisé, et Élina, la petite sœur qu'il fallait préserver du monde.

Sauf que la "petite sœur" n'était plus une enfant. Elle était devenue une femme dont le simple parfum — un mélange troublant de jasmin et de peau chauffée — suffisait à faire oublier à Julien le sens du mot "devoir".

À l'intérieur, il l'avait sentie. Cette électricité statique qui crépitait entre eux chaque fois que leurs mains frôlaient une assiette, chaque fois que leurs yeux se croisaient au-dessus du vin rouge. Pour Julien, chaque battement de cil d'Élina était une profanation. Penser à elle, à la courbe de ses hanches sous sa robe de soie, à la douceur qu'il imaginait sur ses lèvres, c'était cracher sur la mémoire de l'homme qui lui avait permis de respirer aujourd'hui.

Le gravier crissa derrière lui. Il n'eut pas besoin de se retourner pour savoir qui c'était. Son corps le savait déjà. Ses muscles se tendirent, une réaction animale, primitive.

— Tu n'as même pas fini ton café, lança Élina.

Sa voix était basse, un velours sombre qui lui griffa l'échine. Elle s'était glissée sur le perron, une étole jetée sur ses épaules, les bras croisés sur sa poitrine comme pour se protéger de lui... ou d'elle-même.

Julien ne se retourna pas. Il fixa l'obscurité du jardin, là où les ombres des arbres semblaient des doigts accusateurs pointés vers lui.

— J’avais besoin d’air, répondit-il d’un ton sec, presque brutal. Ta maison étouffe, Élina.

Elle s’approcha, assez près pour qu’il capte à nouveau cette effluve de jasmin qui le rendait fou.

— C’est la maison qui t’étouffe ? Ou le fait que mon père te traite comme le fils qu’il a perdu ?

La remarque fit mouche. Julien se tourna brusquement vers elle, les yeux sombres, injectés de cette colère froide qu’il utilisait comme un bouclier.

— Ton père me fait confiance. Il me voit comme un rempart. S’il savait ce qui me passe par la tête quand je te regarde, il me logerait une balle entre les deux yeux. Et il aurait raison.

Élina ne recula pas. Au contraire, elle fit un pas de plus. Leurs respirations se mêlèrent, créant un petit nuage de buée dans l’air nocturne.

— Et qu’est-ce qui te passe par la tête, Julien ? demanda-t-elle, un défi brillant dans ses prunelles. La loyauté ? L’honneur ? Ou est-ce que tu es juste terrifié par le fait que je ne sois plus la gamine qui te suivait partout en pleurant ?

— Je ne suis pas terrifié, grogna-t-il en écrasant sa cigarette du talon. Je suis lucide. Tu es la sœur de Thomas. Tu es sacrée.

— Je ne suis pas un autel, Julien ! Je suis une femme. Et Thomas est mort. Il est mort pour que tu puisses vivre, pas pour que tu deviennes le gardien d’une prison de verre.

Julien la saisit par le bras, un geste trop rapide, trop intense. Il la sentit tressaillir,

mais elle ne se dégagea pas. Sous ses doigts, la chair était ferme, vivante. La tentation de glisser sa main vers son épaule, de plonger ses doigts dans ses cheveux sombres et de l'embrasser jusqu'à ce qu'ils oublient tous deux leurs noms était presque insupportable.

C'était un poids physique. Une pression sur sa poitrine qui l'empêchait de prendre une inspiration complète. La loyauté n'était pas un concept abstrait ; c'était une chaîne de fer rouge qui lui marquait la peau.

— Tu ne comprends pas, lâcha-t-il, la voix brisée. Chaque fois que je pose les yeux sur toi, j'ai l'impression de trahir sa mémoire. Chaque désir que j'éprouve pour toi est une insulte à son sacrifice. Je lui dois tout, Élina. Ma vie, ma liberté... Je ne peux pas lui voler sa sœur en plus.

— Tu ne voles rien, murmura-t-elle en posant sa main sur le revers de sa veste de cuir. Tu te punis. Et tu me punis au passage.

Elle laissa sa main glisser lentement sur son torse, là où son cœur cognait avec une violence de fauve en cage. Julien ferma les yeux, luttant contre l'envie de se soumettre à ce contact. Il revit le visage de Thomas, défiguré par la douleur dans cette ruelle d'ombre, ses derniers mots : *« Veille sur elle... promets-moi. »*

Élina se hissa sur la pointe des pieds, ses lèvres frôlant presque l'oreille de Julien.

— Dis-moi que tu ne ressens rien, souffla-t-elle. Regarde-moi en face et dis-moi que je suis juste "la sœur de Thomas". Si tu y arrives, je rentrerai et je ne t'en parlerai plus jamais.

Julien ouvrit les yeux. Elle était là, si proche que le monde autour n'existait plus. Les souvenirs de guerre, les médailles, les promesses de sang... tout semblait s'effacer devant la courbe de sa bouche et la détresse silencieuse dans son regard.

Il aurait pu mentir. Il aurait dû mentir. C'était cela, le véritable poids de la loyauté : le courage de renoncer.

Mais Julien était un homme de chair, pas un saint. Et la cicatrice que Thomas avait laissée dans son âme n'était rien comparée à la blessure béante que le manque d'Élina creusait en lui chaque jour.

Il la repoussa doucement, mais ses mains restèrent un instant de trop sur ses épaules.

— Je ne peux pas te dire ça, Élina. Et c'est bien là le problème.

Il fit un pas en arrière, s'enfonçant dans l'ombre du jardin. Il sentait le poids des regards invisibles — celui de Thomas, celui d'Arthur à travers la fenêtre — peser sur ses épaules comme une armure trop lourde.

— Va te coucher, Élina. Demain, je serai reparti.

— Tu fuis toujours, Julien. Mais tu n'iras nulle part. On ne s'échappe pas de ce qu'on porte en soi.

Elle fit demi-tour et rentra dans la maison, le battement de la porte sonnait comme un coup de feu.

Julien resta seul dans le noir. Il regarda ses mains. Elles tremblaient de nouveau. La loyauté était un fardeau noble, mais ce soir, il s'en rendait compte avec une amertume atroce : elle avait le goût de la cendre.

Il avait promis de protéger la famille de son ami. Mais qui allait le protéger de lui-même ?

Il leva les yeux vers la fenêtre de la chambre d'Élina, celle qui venait de s'allumer. Une silhouette se dessina derrière le rideau de dentelle. Julien resta là, immobile, le cœur déchiré entre l'homme qu'il devait être et l'homme qu'il mourait d'envie de devenir.

La cicatrice de l'interdit venait de s'ouvrir, plus profonde que n'importe quelle blessure de guerre. Et cette fois, il savait qu'aucune promesse ne suffirait à arrêter l'hémorragie.

Chapitre 4

La vulnérabilité partagée

L'orage n'avait pas prévu. Il s'était abattu sur la vallée avec une violence presque biblique, transformant le jardin en un marécage de boue et le ciel en une toile lacérée d'éclairs violacés. Dans la vieille bâtisse de pierre, le courant avait sauté dès les premières salves.

Julien était resté planté dans le salon, son sac de voyage à ses pieds, une insulte silencieuse à son départ avorté. Il ne pouvait pas prendre la route de la corniche sous ce déluge. Ce n'était plus de la prudence, c'était de la survie.

Une lueur vacillante apparut en haut de l'escalier. Élina descendait, une bougie à la main. La flamme dansait sur son visage, accentuant la courbe de ses pommettes et l'éclat sombre de ses yeux. Elle avait troqué sa robe de la veille pour un débardeur en coton gris et un short de soie. Elle avait l'air terriblement jeune, et en même temps, d'une maturité qui donnait le vertige à Julien.

— On dirait que le destin n'est pas d'accord avec ton plan de fuite, lança-t-elle, sa voix surclassant à peine le grondement du tonnerre.

— Le destin a bon dos. C'est juste la météo, Élina.

— Tu es toujours aussi pragmatique quand tu as peur ?

Elle s'approcha de lui. L'odeur de la pluie, ferreuse et froide, s'engouffrait par les interstices des fenêtres, mais elle, elle sentait la fleur d'oranger et le sommeil interrompu. Julien sentit ses muscles se crispier. Chaque centimètre qui les séparait

semblait chargé d'une électricité plus dangereuse que celle qui déchirait les nuages.

— Je n'ai pas peur, mentit-il.

— Tes mains disent le contraire.

Il les fourra dans ses poches, mais il était trop tard. Elle avait vu le tremblement. Elle posa la bougie sur la table basse et s'assit sur le tapis de laine, le dos contre le canapé.

— Assieds-toi, Julien. À moins que tu ne préfères rester debout comme un garde du corps en service jusqu'à l'aube. Mais la famille est en sécurité. Il n'y a que toi et moi. Et l'orage.

Il hésita, puis capitula. Il se laissa glisser au sol, à une distance qu'il jugeait raisonnable, mais qui, dans cette pénombre, paraissait déjà être une trahison.

Le silence s'installa, seulement rompu par le martèlement de la pluie sur les tuiles. C'était une intimité forcée, une parenthèse hors du temps où les rôles — l'ami fidèle d'un côté, la jeune femme protégée de l'autre — commençaient à s'étioler.

— Pourquoi tu ne parles jamais de là-bas ? demanda-t-elle soudain. De la guerre. De ce qui a fait ces marques sur toi.

Julien fixa la flamme de la bougie. Son reflet dansait dans ses pupilles.

— Parce que les mots ne soignent rien, Élina. Ils ne font que rouvrir les croûtes.

— C'est faux. Les mots, c'est de la lumière. Toi, tu préfères rester dans le noir pour que personne ne voie tes fissures. Mais je les vois, Julien. Je les sens sous ma peau quand tu entres dans une pièce.

Elle tendit la main. Ses doigts effleurèrent le poignet de Julien, là où une cicatrice pâle, vestige d'un éclat de mortier, disparaissait sous la manche de son pull. Il ne recula pas. Le contact était léger, presque immatériel, mais il fit remonter en lui une brûlure qu'il croyait éteinte.

— On m'a appris à être un roc, murmura-t-il, la voix brisée. Ton père, mon unité... On ne protège pas les gens en leur montrant qu'on est brisé.

— Et qui te protège, toi ?

Le regard d'Élina plongea dans le sien. À cet instant, l'écart d'âge s'effaça. Il ne voyait plus la fille de son meilleur ami, il voyait une femme qui comprenait la solitude mieux que lui.

— Je me suis habitué au vide, dit-il.

— Personne ne s'habitue au vide. On fait juste semblant.

Elle se rapprocha encore, ses genoux frôlant les siens. L'air devint plus dense, plus moite. Julien pouvait compter les battements de son propre cœur dans ses tempes.

— Ma plus grande cicatrice n'est pas sur mon corps, Julien, reprit-elle doucement. Elle est ici.

Elle posa sa main sur sa propre poitrine, juste au-dessus du cœur.

— Elle vient du fait qu'on m'a toujours traitée comme une poupée de porcelaine. On m'a protégée de tout, sauf de l'ennui et du sentiment de ne pas exister. Toi, tu me regardes comme si j'étais un danger. Et pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'être réelle.

— Tu **es** un danger, Élina. Pour moi. Pour tout ce que j'ai construit.

— Qu'est-ce que tu as construit ? Une cage de principes ? Une prison de loyauté ? Regarde-nous. On est seuls dans une maison plongée dans le noir, et tu trembles parce que tu meurs d'envie de me toucher autant que je meurs d'envie que tu le fasses.

La franchise de ses mots le frappa comme un coup de poing. Julien laissa échapper un rire nerveux, un son rauque qui n'avait rien de joyeux.

— Tu es si directe. Ça en est effrayant.

— C'est la seule façon que je connaisse de ne pas me noyer.

L'orage redoubla d'intensité. Un éclair illumina la pièce, révélant pendant une fraction de seconde l'expression de Julien : un mélange de désir sauvage et de douleur pure. Quand l'obscurité retomba, il ne l'avait pas lâchée du regard.

— Si je franchis cette ligne, Élina... il n'y aura pas de retour en arrière. Je perdrai tout. Mon honneur, ton père...

— Ton honneur ne te tiendra pas chaud la nuit, Julien. Et mon père... il ne sait rien de la femme que je suis devenue. Il ne voit que l'ombre de son enfant.

Elle fit glisser sa main de son poignet vers sa paume, entrelaçant leurs doigts. La peau de Julien était calleuse, marquée par les années de combat et de rigueur ; celle d'Élina était d'une douceur indécente, presque irréelle. Ce contraste était le résumé de leur existence.

— Montre-moi, murmura-t-elle.

— Quoi ?

— Tes blessures. Pas celles que tu caches sous tes vêtements. Celles que tu caches derrière tes yeux.

Julien ferma les paupières. Il sentit la résistance en lui s'effondrer, une digue cédant sous le poids d'une crue trop longtemps contenue.

— J'ai passé ma vie à obéir à des ordres, finit-il par avouer, la voix basse. À placer le devoir avant le désir. J'ai vu des choses... j'ai fait des choses qui ont éteint quelque chose en moi. Je pensais être devenu une machine. Et puis je suis revenu ici. Et je t'ai vue.

Il ouvrit les yeux, son regard brûlant de vérité.

— Tu n'étais plus la petite fille qui courait dans le jardin. Tu étais... tout ce que je n'avais plus le droit d'espérer. La vie. La vraie. Pas celle qu'on subit, mais celle qu'on ressent. Chaque fois que tu me regardes comme ça, j'ai l'impression que mes cicatrices se rouvrent, mais cette fois, c'est pour laisser sortir le poison.

Élina sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. La tension entre eux était devenue physique, une force de gravitation à laquelle il était impossible de résister. Elle se pencha, son souffle effleurant les lèvres de Julien.

— Alors laisse-les s'ouvrir, souffla-t-elle. Je n'ai pas peur du sang.

Julien rompit la dernière barrière. Il posa sa main libre sur la nuque d'Élina, ses doigts s'égarant dans ses cheveux humides. C'était un geste de possession et d'abandon simultané. Il l'attira vers lui, non pas avec la force d'un soldat, mais avec la supplication d'un homme assoiffé.

Leurs fronts se touchèrent. Le monde extérieur — la pluie, les conventions, la morale, la promesse faite à un ami — n’existait plus. Il n’y avait que cette bulle de lumière vacillante et la certitude que cette nuit allait tout changer.

— Tu vas me détester demain, murmura-t-il contre sa peau.

— Demain est un mensonge, Julien. Il n’y a que ce soir qui compte.

Elle scella leurs destins en écrasant ses lèvres contre les siennes. C’était un baiser qui avait le goût de l’interdit, un mélange de fureur et de désespoir. Julien y répondit avec une intensité qui le surprit lui-même, ses mains explorant les contours de son visage comme s’il essayait d’apprendre un nouveau langage.

La vulnérabilité n’était plus une faiblesse. C’était un pont. Un pont fragile, jeté au-dessus d’un abîme, qu’ils venaient de décider de traverser ensemble, sans se soucier de ce qui les attendait sur l’autre rive.

Dehors, le tonnerre gronda une dernière fois, mais ils ne l’entendirent pas. Le véritable orage était désormais à l’intérieur.

Chapitre 5

L'étincelle de jalousie

Voici le chapitre rédigé selon vos directives, imprégné du style « Pink Engine ».

CHAPITRE : L'étincelle de jalousie

L'air de la réception était saturé d'un mélange écœurant de lys coûteux, de champagne millésimé et de faux-semblants. Pour Julien, l'espace s'était réduit à une seule coordonnée : elle.

Élina.

Elle portait une robe en soie vert émeraude qui glissait sur sa peau comme une insulte à la morale qu'ils avaient piétinée quelques jours plus tôt. Chaque mouvement qu'elle faisait, chaque inclinaison de son cou lorsqu'elle riait, envoyait une décharge électrique directement dans les tempes de Julien. Il se tenait près du bar, les doigts crispés sur un verre de whisky dont il n'avait pas encore bu une goutte. Le cristal était froid, mais son sang, lui, bouillait à une température dangereuse.

Depuis cette nuit d'orage, le silence entre eux n'était plus un vide, c'était une matière inflammable.

— Tu devrais desserrer la mâchoire, Jule. Tu vas finir par briser tes dents, ou ce verre. Ou les deux.

Julien ne tourna pas la tête vers l'ami qui venait de parler. Il ne pouvait pas détacher ses yeux de la silhouette d'Élina, à l'autre bout du loft industriel. Elle discutait avec un groupe d'investisseurs, mais un homme s'était détaché du lot. Un type d'une trentaine d'années, l'âge d'Élina. Il avait cette assurance insolente de ceux qui n'ont jamais connu l'échec, une mèche rebelle parfaitement travaillée et un sourire qui semblait dire qu'il connaissait déjà le goût du rouge à lèvres de son interlocutrice.

— Qui est-ce ? demanda Julien, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd.

— Lui ? C'est Simon Valois. Un prodige de la tech, ou un truc dans le genre. Célibataire, brillant, et apparemment très intéressé par le département d'Élina.

Julien vit la main de Simon effleurer le coude d'Élina pour souligner un propos. Un geste banal. Un geste de courtoisie.

Pour Julien, ce fut une déflagration.

La sensation commença dans son ventre, une torsion brutale, avant de remonter dans sa poitrine comme une fumée noire. Ce n'était pas seulement de la colère. C'était une possession pure, primitive, celle d'un homme qui a goûté à l'interdit et qui réalise qu'il est prêt à tuer pour ne pas avoir à le partager.

Il l'avait possédée sous le tonnerre, il avait tracé chaque cicatrice, chaque ligne de son corps. Elle lui appartenait dans le secret des draps froissés. Voir ce Simon l'approcher avec une telle légèreté, avec la légitimité que lui, Julien, n'aurait jamais aux yeux du monde, lui était insupportable.

Il posa son verre sur le bar avec une violence contenue et fendit la foule.

Élina sentit son approche avant même de le voir. L'air autour d'elle sembla se raréfier, chargé de cette tension magnétique qu'il dégageait toujours. Elle

s'interrompit au milieu d'une phrase, ses yeux sombres rencontrant ceux, orageux, de Julien.

— Julien, dit-elle, sa voix trahissant une légère fêlure. Je te présente Simon Valois. Simon, voici Julien... un ami de la famille.

Le mot « ami » résonna comme une gifle. Simon tendit une main décontractée, ce sourire carnassier toujours scotché aux lèvres.

— Enchanté. Élina me racontait justement son projet pour la fondation. Elle est fascinante, n'est-ce pas ? Une telle énergie, c'est rare.

Julien ne prit pas la main tendue. Il fit un pas de plus, entrant délibérément dans l'espace personnel de Simon, l'obligeant à reculer d'un millimètre. L'odeur de Julien — cuir, tabac froid et cette note boisée qui rendait Élina folle — envahit l'espace entre eux.

— Elle est bien plus que fascinante, Simon, répondit Julien d'une voix dangereusement calme. Mais elle est aussi occupée. Nous avons des détails à régler. Privés.

L'insistance sur le dernier mot fit monter le rose aux joues d'Élina. Simon, sentant l'hostilité brute émaner de l'homme plus âgé, perdit un peu de sa superbe. Son regard fit l'aller-retour entre le visage impérial de Julien et le trouble évident d'Élina.

— Je vois, murmura Simon, son sourire s'étiolant. Je vous laisse alors. Élina, on s'appelle pour ce déjeuner ?

— Elle sera prise, trancha Julien avant qu'elle ne puisse ouvrir la bouche.

Simon s'éclipsa, plus par instinct de survie que par politesse. Dès qu'il fut hors de

portée de voix, Julien se tourna vers Élina. Ses yeux brûlaient d'une lueur possessive qu'il ne cherchait même plus à dissimuler.

— Qu'est-ce qui te prend ? chuchota-t-elle, ses narines frémissant de colère. Tu as été odieux. Il ne faisait que discuter.

— Il te dévorait des yeux, Élina. Et tu le laissais faire. Tu le laissais te toucher.

— Il a touché mon bras, Julien ! C'est une réception, pas un bordel !

Il s'approcha d'elle, si près qu'il pouvait sentir la chaleur de son corps sous la soie. Sa main s'abattit sur le mur juste derrière sa tête, l'emprisonnant entre son bras et son torse. Autour d'eux, les invités continuaient de bavarder, ignorant le drame qui se jouait dans ce recoin d'ombre.

— Tu es à moi, murmura-t-il contre son oreille, sa voix vibrant d'une fureur sourde. Tu m'entends ? Ce que nous avons fait... ce que nous sommes... ça ne laisse de place à personne d'autre. Surtout pas à un gamin qui pense qu'un sourire suffit pour t'approcher.

Élina lutta pour garder sa respiration régulière. La colère de Julien l'effrayait autant qu'elle l'excitait. C'était une validation brutale de l'irréparable.

— Tu n'as aucun droit sur moi, Julien. Tu as dit toi-même que demain était un mensonge.

Il ancrâ son regard dans le sien, ses doigts venant se perdre dans la naissance de ses cheveux, une poigne ferme, presque rude, qui l'obligea à lever le menton.

— Demain est peut-être un mensonge, mais ce soir, je sens encore ton odeur sur ma peau. Je sens encore tes ongles dans mon dos. Ne me demande pas d'être civilisé

quand un autre homme s'approche de ce qui m'appartient par le sang et le feu.

— Je ne suis pas un objet, Julien. Je ne suis pas une de tes propriétés.

— Alors pourquoi tu trembles ? répliqua-t-il en laissant son pouce tracer le contour de sa lèvre inférieure, l'écrasant légèrement.

Elle ferma les yeux, vaincue par la décharge sensorielle. Il avait raison. Sa jalousie n'était pas une insulte, c'était une marque. Une cicatrice de plus qu'il gravait sur elle. Elle détestait sa possessivité autant qu'elle en avait besoin. Dans ce monde de conventions et de faux-semblants, la fureur de Julien était la seule chose qui lui semblait réelle.

— Tu es fou, souffla-t-elle.

— Probablement. Mais je suis le seul fou que tu laisseras entrer dans ta chambre ce soir.

Il se recula brusquement, rompant le contact physique, mais son regard restait une chaîne invisible autour de son cou. Il jeta un coup d'œil vers Simon, qui les observait de loin avec confusion, et lui adressa un hochement de tête glacial, une déclaration de guerre silencieuse.

Julien savait que son comportement était irrationnel. Il savait qu'il risquait de tout faire exploser — leur secret, leur réputation, la promesse faite à son ami. Mais en voyant le trouble dans les yeux d'Élina, il comprit que le point de non-retour n'était plus derrière eux. Ils l'avaient dépassé depuis longtemps.

L'étincelle de jalousie n'avait pas seulement brûlé son sang ; elle avait éclairé une vérité qu'il refusait de s'avouer : il ne voulait pas seulement l'avoir. Il voulait l'empêcher d'exister pour quiconque d'autre.

— Je pars dans dix minutes, dit-il d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Sois devant. Ou je reviens te chercher devant tout le monde.

Il tourna les talons, la laissant seule, le souffle court, au milieu des rires de porcelaine de la haute société. Élina lissa sa robe de soie, son cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle savait qu'elle devrait être outrée. Elle savait qu'elle devrait rester pour prouver son indépendance.

Mais alors qu'elle regardait le dos large de Julien s'éloigner, elle comprit que la cage était déjà fermée, et que c'était elle qui en avait avalé la clé.

Dehors, le ciel de Paris était d'un gris d'acier, mais dans les veines de Julien, l'orage ne s'était jamais arrêté. La possession était une drogue dure, et il venait de réaliser qu'il était en manque. Chaque pas qu'il faisait vers la sortie était dicté par une seule pensée, lancinante et sauvage : *Elle est à moi. Qu'ils essaient seulement de me la prendre.*

La guerre était déclarée, et cette fois, il n'y aurait aucun survivant parmi ses principes.

Chapitre 6

La ligne rouge

Chapitre : La ligne rouge

L'air du hall de réception était devenu irrespirable, saturé de parfums coûteux et de faux-semblants. Pour Élina, chaque seconde passée sous les lustres de cristal ressemblait à une agression. Elle sortit sur le perron, l'humidité de la nuit parisienne venant gifler ses joues brûlantes. Le ciel, d'un gris d'acier, pleurait une pluie fine qui transformait les pavés en miroirs sombres.

Elle le vit immédiatement.

Julien était là, à quelques mètres, adossé à la carrosserie noire de sa berline. Il ne fumait pas, il n'utilisait pas son téléphone. Il attendait. Il était une ombre massive, une anomalie brutale dans ce décor de dentelle et de courtoisie. À sa vue, le ventre d'Élina se noua si violemment qu'elle crut défaillir. Elle aurait dû appeler un taxi. Elle aurait dû faire demi-tour et s'enivrer au champagne pour oublier l'ordre qu'il lui avait jeté au visage.

Mais ses pieds avançaient d'eux-mêmes. Elle était aimantée.

Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, il ne bougea pas. Il se contenta de détacher son regard du vide pour le planter dans le sien. Ses yeux étaient deux orages fixés sur elle, impitoyables.

— Tu as mis trois minutes de trop, lâcha-t-il d'une voix basse, éraillée par une colère qu'il ne cherchait plus à cacher.

— Je ne suis pas à tes ordres, Julien.

Le mensonge sonna creux. Entre eux, l'air vibrait d'une électricité statique si dense qu'elle semblait pouvoir consumer le tissu de sa robe.

— Monte, ordonna-t-il en ouvrant la portière passager.

— Non. On ne peut pas continuer comme ça. Ce qui s'est passé là-dedans... tu m'as humiliée.

Il fit un pas vers elle. Un seul. L'espace entre leurs corps se réduisit à un souffle. Élina sentit l'odeur de Julien — ce mélange de cuir, de tabac froid et d'une note ambrée, masculine, qui agissait sur ses sens comme un poison délicieux. Elle recula d'un millimètre, son dos rencontrant la froideur de la portière.

— Humiliée ? répéta-t-il. Ce que j'ai fait, Élina, c'est marquer mon territoire avant de devenir fou. Parce que si ce type posait encore une fois la main sur ta taille, je ne répondais plus de rien.

— Je ne suis le territoire de personne !

Elle leva la main pour le repousser, un geste instinctif, défensif. Mais ses doigts ne rencontrèrent pas son torse. Dans le mouvement, sa main effleura simplement la sienne, qui reposait sur le haut de la portière.

Le contact fut bref. Un frôlement de peau contre peau. Une étincelle.

Pourtant, l'effet fut celui d'une détonation. Élina sentit une secousse électrique remonter le long de son bras, s'enrouler autour de sa colonne vertébrale et exploser dans son bassin. Un séisme intérieur qui fragilisa toutes ses fondations. Julien, lui, se

figea. Sa mâchoire se contracta si fort qu'un muscle tressaillit sur sa tempe.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que n'importe quelle dispute. Ils se regardèrent, haletants, réalisant avec une horreur fascinée que le simple fait de se toucher les détruisait autant qu'il les sauvait.

— Monte, Élina, répéta-t-il, mais cette fois, sa voix n'était plus un ordre. C'était une supplique étranglée. Si tu restes là, je vais faire quelque chose que nous regretterons tous les deux devant tout Paris.

Elle monta.

L'habitacle de la voiture était une bulle de cuir et d'obscurité. Le moteur rugit doucement, et Julien s'inséra dans le trafic parisien avec une agressivité contrôlée. Il conduisait d'une main, l'autre serrée sur le levier de vitesse, les articulations blanchies.

Élina fixait la route, mais elle ne voyait rien. Elle ne sentait que la chaleur qui émanait de lui, à quelques centimètres seulement. Chaque fois qu'il changeait de rapport, son bras frôlait le tissu de sa robe de soie. À chaque contact, même indirect, elle avait l'impression de recevoir une décharge.

— On joue à quoi ? finit-elle par demander, la voix tremblante.

Il ne répondit pas tout de suite. Il grilla un feu orange, le visage éclairé par les reflets rouges des feux arrière du véhicule précédent.

— On ne joue plus, Élina. C'est ça le problème. Le jeu est terminé depuis le moment où je t'ai vue entrer dans cette salle ce soir.

— On s'était mis d'accord. La distance. Le professionnalisme. Les cicatrices du

passé... on avait dit que c'était trop risqué.

— Au diable le professionnalisme, cracha-t-il. Tu crois que je dors ? Tu crois que j'arrive à penser à autre chose qu'à la sensation de ta bouche sous la mienne ? Je crève d'envie de te haïr pour ce que tu me fais subir.

— Je ne te fais rien subir ! C'est toi qui as instauré ce climat. C'est toi qui me regardes comme si... comme si j'étais une proie.

Julien freina brusquement et rangea la voiture sur le bas-côté, le long des quais de Seine déserts. Le silence revint, seulement troublé par le cliquetis de la pluie sur le toit et le souffle court de deux êtres à bout de forces.

Il se tourna vers elle. Dans l'ombre, ses yeux brûlaient d'une intensité sauvage.

— Une proie ? Non. Une proie, on finit par l'attraper et on passe à autre chose. Toi... tu es une obsession. Tu es la ligne rouge que je m'étais promis de ne jamais franchir. Et chaque jour, je me rapproche du bord.

Élina sentit ses larmes monter, un mélange de frustration et d'un désir si pur qu'il en était douloureux. Elle tendit la main, hésitante, et posa ses doigts sur le revers de la veste de Julien. Elle sentit le battement erratique de son cœur à travers le tissu.

— On va se détruire, murmura-t-elle.

— On est déjà en cendres, Élina. On ne fait que retarder le moment où le vent va nous emporter.

Il avança sa main. Lentement. Ses doigts effleurèrent sa joue, remontant jusqu'à sa tempe, écartant une mèche de cheveux humides. Son toucher était d'une douceur paradoxale, contrastant avec la violence de ses paroles. Au contact de sa peau, Élina

ferma les yeux et laissa échapper un soupir qui ressemblait à un sanglot.

La tension était devenue une entité physique, un poids sur leurs poitrines. Le statu quo — cette amitié forcée, cette collaboration glaciale — venait de voler en éclats. Ils ne pouvaient plus faire semblant. Ils ne pouvaient plus reculer.

— Dis-le, murmura Julien, son visage à quelques millimètres du sien. Dis que tu veux que je m'arrête. Dis-le et je te jure que je te ramène chez toi et que je ne t'adresse plus jamais la parole en dehors du bureau.

Élina ouvrit les yeux. Elle vit la souffrance dans les siens, le reflet de sa propre agonie. Elle savait que franchir cette ligne, c'était accepter le chaos, les secrets et les cicatrices qui ne guériraient jamais. C'était renoncer à la sécurité pour l'incendie.

Elle ne dit rien. À la place, elle réduisit les derniers millimètres.

Ce ne fut pas un baiser de cinéma. Ce fut une collision. Leurs lèvres se rencontrèrent avec une faim désespérée, une urgence qui se nourrissait de mois de frustration et de déni. C'était brutal, salé par la pluie et les larmes, électrisé par cette tension qui les consumait.

La main de Julien s'empara de sa nuque, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux avec une possession farouche, tandis qu'Élina s'agrippait à ses épaules comme si elle se noyait. Sous ses doigts, elle sentait les muscles de l'homme se détendre et se tendre à la fois, une reddition totale devant l'inévitable.

Lorsqu'ils se séparèrent pour reprendre leur souffle, leurs fronts restèrent collés l'un contre l'autre. L'air dans la voiture était devenu brûlant.

— C'est fini, souffla Julien contre ses lèvres. On a passé la ligne.

Élina hochait la tête, le cœur au bord des lèvres. Elle savait qu'il avait raison. Le monde "d'avant" n'existait plus. Les règles avaient fondu sous l'impact de leur désir.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle dans un souffle.

Julien passa une main sur son visage, essayant de reprendre un semblant de contrôle, mais ses yeux restaient fixés sur elle, sombres et décidés.

— Maintenant, on assume les conséquences. Mais sache une chose, Élina...

Il reprit le volant, ses mains ne tremblaient plus. Sa décision était prise.

— Je ne te laisserai jamais repartir de l'autre côté de cette ligne. Jamais.

La voiture redémarrera, s'enfonçant dans la nuit parisienne. Derrière eux, les lumières de la ville semblaient s'effacer, laissant place à une obscurité nouvelle, peuplée de promesses interdites et de cicatrices prêtes à se rouvrir. La guerre était terminée, mais le plus dur commençait : survivre à leur propre passion.

Chapitre 7

L'interdit franchi

L'air dans l'habitacle de la berline était devenu trop rare, trop lourd, saturé de tout ce qu'ils n'avaient pas encore dit. Julien conduisait avec une précision chirurgicale, mais ses phalanges étaient blanches à force de serrer le cuir du volant. Élina, elle, fixait le défilé des néons parisiens qui s'écrasaient contre la vitre, une traînée de lumières floues, à l'image de sa propre morale qui s'effiloçait à chaque seconde.

Lorsqu'il gara la voiture dans le parking souterrain de son agence, le silence qui suivit l'extinction du moteur fut assourdissant. Ils étaient seuls. À deux heures du matin, l'immeuble de verre et d'acier ressemblait à un mausolée dédié à leurs secrets.

— On est arrivés, lâcha-t-il d'une voix rauque.

Élina ne bougea pas. Elle sentait le regard de Julien sur son profil, une brûlure lente qui descendait de sa tempe à la courbe de son cou. Elle finit par tourner la tête.

— Pourquoi ici, Julien ?

— Parce qu'ici, le monde ne rentre pas, répondit-il en ouvrant sa portière. Parce qu'ici, je suis chez moi. Et que ce soir, je n'ai plus la force de te ramener chez toi pour te regarder fermer la porte.

Le trajet dans l'ascenseur fut une torture de proximité. L'espace clos sentait l'ambre, le parfum boisé de Julien, et cette odeur de pluie qui collait encore aux vêtements d'Élina. Le léger bourdonnement de la machine semblait scander les battements frénétiques de son cœur. Elle voyait leurs reflets dans les parois chromées : elle,

fragile dans son manteau trop grand ; lui, imposant, la mâchoire serrée, l'image même de l'homme qui s'apprête à commettre un sacrilège.

Le *ding* retentit. Les portes s'ouvrirent sur le penthouse qui lui servait de bureau. Julien n'alluma aucune lumière. Seules les lueurs de la tour Eiffel, au loin, baignaient la pièce d'une pénombre bleutée et irréelle.

Il entra le premier, mais ne s'installa pas derrière son bureau de chêne noir. Il s'arrêta au milieu de la pièce, l'attendant. Élina s'avança, le bruit de ses talons sur le parquet sonnait comme un glas. Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui. L'air entre eux était devenu électrique, une zone de haute tension où la moindre étincelle allait tout ravager.

— Regarde-moi, Élina.

Elle obéit. Ses yeux à lui étaient des gouffres noirs, dépourvus de cette froideur habituelle qu'il utilisait comme une armure.

— On est dans le bureau où j'ai signé les contrats les plus importants de ma vie, murmura-t-il. Où j'ai bâti mon empire. Mais rien de ce que j'ai construit n'a autant de valeur que ce qui est en train de se passer là, entre nous.

— C'est de la folie, Julien. Tu sais ce qu'ils diront. Tu sais ce qu'on risque.

— Ils ne sont pas ici, rétorqua-t-il en réduisant la distance. Il n'y a que nous. Et le vide.

Il leva une main, hésitante pour la première fois, avant de poser ses doigts contre la joue d'Élina. Le contact fut un choc thermique. Sa peau était glacée, la sienne brûlante. Il remonta la ligne de sa mâchoire, son pouce effleurant le coin de sa lèvre inférieure. Élina ferma les yeux, un frisson violent parcourant son échine. Elle se

sentait comme une funambule qui, après avoir lutté des kilomètres pour garder l'équilibre, décidait enfin de lâcher le fil.

— Tu trembles, souffla-t-il.

— J'ai peur.

— De moi ?

— De ce que je vais devenir quand tu m'auras touchée.

Julien laissa échapper un rire sombre, un son étranglé qui trahissait son propre tourment.

— Tu deviendras mienne, Élina. Avec tout le chaos que ça implique.

Il ne lui laissa pas le temps de répondre. Sa main plongea dans sa nuque, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux, et il l'attira vers lui avec une urgence qui confinait à la violence.

L'explosion fut instantanée.

Leurs lèvres se percutèrent dans un choc de dents et de souffle court. Ce n'était pas un baiser de cinéma, doux et orchestré. C'était une collision. Un naufrage. C'était le soulagement brutal d'un désir contenu depuis trop de mois, une soif qu'aucune raison ne pouvait plus apaiser.

Élina gémit contre sa bouche, ses mains agrippant les revers de la veste de Julien pour ne pas s'effondrer. L'odeur de Julien l'envahit — tabac froid, luxe et désir pur. Il l'embrassait comme s'il cherchait à lui voler son âme, ou peut-être à lui donner la sienne pour se décharger du poids de l'interdit.

Il la poussa contre le bord de son immense bureau. Les dossiers, les stylos, les preuves de sa vie ordonnée volèrent au sol dans un fracas sourd, mais aucun d'eux n'y prêta attention. Il s'installa entre ses jambes, ses hanches pressant les siennes, marquant son territoire.

— Julien... murmura-t-elle entre deux baisers fiévreux, cherchant de l'air. C'est... c'est irréparable.

— Je sais, répondit-il, la voix brisée, ses lèvres descendant dans le creux de son cou, y déposant des baisers qui marquaient sa peau comme des cicatrices invisibles. Je ne veux rien réparer. Je veux tout brûler.

Sa main descendit le long de sa taille, remontant légèrement le tissu de sa robe. Chaque centimètre de peau dévoilé était une nouvelle ligne de défense qui tombait. Élina sentait la terreur l'étreindre en même temps qu'une extase dévastatrice. Elle savait que ce moment serait le point de bascule de sa vie. Demain, elle porterait le poids du mensonge. Demain, elle serait la complice d'une trahison. Mais ici, dans la pénombre de ce bureau qui surplombait un Paris endormi, elle n'était plus Élina la raisonnable. Elle était une femme qui brûlait.

Julien s'écarta d'un millimètre, juste assez pour plonger son regard dans le sien. Ses yeux étaient hantés.

— Dis-le, ordonna-t-il. Dis-moi que tu ne veux pas que j'arrête.

— N'arrête jamais, répondit-elle dans un souffle, sa voix vibrant d'une certitude nouvelle.

Il l'embrassa de nouveau, mais cette fois avec une ferveur différente, plus profonde, presque désespérée. Leurs mains se cherchaient, impatientes, maladroitement sous l'effet

de l'adrénaline. Le froissement des tissus, le bruit de leurs respirations erratiques, le craquement du cuir de la chaise de bureau... chaque son était amplifié dans le silence nocturne.

Puis, un éclair de lucidité traversa l'esprit d'Élina alors qu'il caressait la courbe de sa hanche. L'image de ce qu'ils laissaient derrière eux — les engagements, les promesses, les autres — lui revint en pleine figure. Elle sentit une larme rouler sur sa joue.

Julien la recueillit du bout des lèvres.

— Pourquoi tu pleures ? demanda-t-il, le front contre le sien.

— Parce que je sais qu'à partir de maintenant, on va devoir se battre contre le monde entier.

Julien prit son visage entre ses mains, l'obligeant à le regarder. Son expression était d'une intensité terrifiante.

— Qu'ils viennent, Élina. Qu'ils essaient de nous arracher l'un à l'autre. Ils apprendront ce qu'il en coûte de vouloir éteindre un incendie de cette taille.

Il l'embrassa à nouveau, un baiser qui scellait leur pacte avec le diable. L'interdit n'était plus une ligne qu'ils craignaient de franchir ; c'était devenu leur nouvel oxygène. Dans cette pièce chargée d'histoire et de pouvoir, ils venaient de détruire la seule chose qui les protégeait encore : leur innocence.

Les cicatrices de l'interdit commençaient à se dessiner, rouges et vives, sur leurs cœurs entrelacés. Et alors que Julien la soulevait pour l'asseoir sur le bureau, plongeant ses doigts dans ses cheveux pour ne plus jamais la lâcher, Élina comprit que la passion était une prison dont elle ne voudrait jamais s'évader.

La nuit parisienne continuait de briller derrière la vitre, indifférente au séisme qui venait de transformer deux destins en un seul champ de ruines magnifique. Le plus dur commençait, effectivement : survivre à l'instant où l'on réalise que l'on a tout perdu, mais qu'on a enfin tout trouvé.

Chapitre 8

Le lendemain de cendres

****CHAPITRE : LE LENDEMAIN DE CENDRES****

La lumière de l'aube parisienne n'avait rien d'une caresse. Elle était crue, livide, s'infiltrant par les interstices des rideaux comme un témoin indésirable venu constater le désastre. Sur le bureau de chêne massif, les dossiers éparpillés au sol et le parfum persistant de leur étreinte — un mélange d'ambre, de sueur et de certitudes brisées — semblaient soudain grotesques.

Élina sentit le froid avant même d'ouvrir les yeux. Ce n'était pas le froid de la pièce, mais celui, plus tranchant, de l'absence. La chaleur du corps de Julien, qui l'enveloppait quelques heures plus tôt comme un rempart contre le monde, s'était évaporée.

Elle se redressa lentement, la soie de sa chemise froissée glissant sur sa peau encore sensible. Julien était debout près de la fenêtre, le dos voûté par un poids invisible. Il était déjà entièrement habillé, sa chemise blanche boutonnée jusqu'au col, sa veste impeccablement ajustée. L'homme de pouvoir était revenu. L'amant, lui, semblait avoir été enterré avec les étoiles.

— Julien ? murmura-t-elle, sa voix encore éraillée par les murmures de la nuit.

Il ne se retourna pas. Il fixait la rue en bas, où les premiers bruits de la ville commençaient à griffer le silence.

— Tu devrais rentrer, Élina. Mon chauffeur va arriver. Il te déposera à deux pâtés de

maisons de chez toi. Pour la discrétion.

Le mot « discrétion » tomba comme une guillotine. Hier soir, ils avaient défié les lois de la gravité ; ce matin, il calculait les angles morts. Élina sentit une pointe d'acide lui brûler l'estomac. Elle se leva, ses jambes un peu tremblantes, et s'approcha de lui. Elle posa une main sur son épaule, cherchant à retrouver l'étincelle, le séisme, n'importe quoi d'autre que ce marbre froid.

Il se déroba d'un mouvement sec, feignant de chercher ses clés sur le guéridon.

— Ne fais pas ça, dit-il, la voix blanche.

— Ne pas faire quoi ? Te toucher ? Julien, ce qui s'est passé ici...

— Ce qui s'est passé ici était une erreur monumentale, trancha-t-il en pivotant enfin vers elle.

Ses yeux n'étaient plus les puits de désir où elle s'était noyée. Ils étaient gris, opaques, presque hostiles. Il y avait dans son regard une sorte de dégoût, et le plus atroce, c'est qu'Élina comprit qu'il ne s'adressait pas à elle, mais à lui-même. Pourtant, c'est elle qui recevait les éclats de ce mépris.

— Une erreur ? répéta-t-elle, le souffle court. On a détruit nos vies pour une « erreur » ?

— J'ai détruit la tienne, corrigea-t-il avec une lucidité brutale. Regarde-toi, Élina. Tu as vingt-quatre ans. Tu as un avenir, une lumière que je suis en train d'éteindre. Je suis ton mentor, le partenaire de ton père, un homme qui a deux fois ton âge et trois fois tes cicatrices. En te laissant entrer dans mon lit, je t'ai condamnée à l'ombre.

Il s'approcha d'elle, non pas pour l'embrasser, mais pour la surplomber de sa stature

imposante, celle qui faisait trembler les conseils d'administration.

— Tu crois que c'est de l'amour ? C'est de la pollution. Je te pollue. Et je refuse de passer le reste de ma vie à te regarder dépérir parce que j'ai été trop égoïste pour te dire non.

Le rejet frappa Élina avec la violence d'une gifle physique. L'humiliation monta en elle, chaude et étouffante. Elle se sentit soudain nue, malgré ses vêtements, exposée dans sa vulnérabilité face à cet homme qui reprenait ses armures de fer.

— C'est un peu tard pour la morale, Julien, cingla-t-elle, les yeux brillants de colère. Tu ne m'as pas forcée. Tu ne m'as pas « polluée ». On a fait un choix. Mais je vois ce que c'est... Tu as eu ce que tu voulais, et maintenant que le soleil se lève, tu réalises que le prix est trop élevé pour ton précieux confort.

— Mon confort ? rugit-il, faisant un pas vers elle. Tu crois que je suis confortable, là ? Je crève d'envie de te reprendre contre ce bureau et d'oublier le reste du monde. Mais le reste du monde ne nous oubliera pas. Ton père, Élina... si jamais il apprend que j'ai posé les mains sur toi, ce n'est pas mon empire qu'il détruira. C'est toi. Il te brisera pour me punir. Et ça, je ne l'accepterai jamais.

— Alors tu préfères me briser toi-même ? Pour m'épargner ? C'est d'une noblesse révoltante.

Elle ramassa son sac, les mains tremblantes de rage. Elle détestait la façon dont il la traitait : comme une enfant qu'on protège d'elle-même, et non comme la femme qui l'avait fait trembler de plaisir quelques heures plus tôt.

— Tu te sers de ta culpabilité comme d'un bouclier, Julien. Mais c'est juste de la lâcheté. Tu as peur de ce qu'on est devenus.

Julien se figea. Ses mâchoires se contractèrent si fort qu'une veine saillit sur sa tempe. Il s'approcha d'elle, si près qu'elle put sentir l'odeur de son café noir et cette pointe de tabac froid qui lui collait à la peau. Il attrapa son menton, non pas avec tendresse, mais avec une intensité désespérée.

— J'ai peur de te perdre, Élina. Et le seul moyen de ne pas te perdre tout à fait, c'est de remettre de la distance. Immédiatement. À partir d'aujourd'hui, nous sommes ce que nous aurions toujours dû être : un patron et son associée. Rien de plus. Rien de moins.

Il lâcha son visage comme s'il s'était brûlé. Le silence qui suivit était lourd de tout ce qu'ils ne se diraient plus. Élina sentit une larme traîtresse rouler sur sa joue, mais elle l'essuya d'un geste brusque. Elle refusait de lui donner le spectacle de sa détresse.

— Très bien, dit-elle, la voix désormais glaciale. Si c'est ce que tu veux, on va jouer le jeu. Mais ne t'étonne pas si, à force de vouloir me sauver, tu finis par m'achever.

Elle se dirigea vers la porte, s'arrêtant un instant, la main sur la poignée de bronze. Elle ne se retourna pas pour le voir, mais elle savait qu'il la regardait partir.

— Au fait, Julien ?

— Oui ?

— Les cendres, ça ne redevient jamais du bois. Tu peux essayer de tout nettoyer, l'odeur du brûlé restera.

Elle sortit de la pièce, le claquement de ses talons résonnant comme des coups de feu dans le couloir désert. Julien resta seul dans le bureau, le regard fixé sur la place vide qu'elle occupait l'instant d'avant. Il porta sa main à ses lèvres, croyant encore sentir le goût d'elle.

Il avait mis la distance qu'il pensait nécessaire. Il avait érigé les barrières. Mais en regardant ses mains, il s'aperçut qu'elles tremblaient. Il venait de gagner une bataille contre ses démons, mais il venait de perdre la seule guerre qui comptait.

Dehors, Paris s'éveillait, grise et indifférente. Le lendemain de cendres commençait, et avec lui, le long supplice de prétendre qu'ils étaient encore vivants l'un sans l'autre.

Dans l'ascenseur, Élina s'appuya contre la paroi miroitante. Elle se détestait d'avoir cru que l'amour pouvait survivre à la lumière du jour. Elle se détestait de l'aimer encore plus maintenant qu'il l'avait rejetée. Elle lissa sa jupe, redressa ses épaules et revêtit son masque de marbre.

Le jeu commençait. Et cette fois, elle ne comptait pas perdre.

Chapitre 9

L'alliance secrète

CHAPITRE : L'ALLIANCE SECRÈTE

Le silence de l'immeuble de verre et d'acier, à cette heure indécise où l'aube hésite encore à poignarder la nuit, était une menace en soi. Dans le hall désert, le claquement des talons d'Élina sur le marbre résonnait comme des coups de feu. Chaque écho semblait crier sa trahison, sa faiblesse, ce besoin viscéral qui la ramenait toujours vers lui, envers et contre toute logique.

Elle avait passé trois jours à se persuader que le rejet de Julien était une bénédiction. Trois jours à porter son masque de "Reine de Glace" au cabinet, à aligner les dossiers avec une précision chirurgicale, à ignorer le vide sidéral qui lui servait de cage thoracique.

Mais ce soir, lors de la réception annuelle du cabinet d'avocats, sous les lustres de cristal et les rires feutrés de l'élite parisienne, le vernis avait craqué. Un regard. Un simple échange de pupilles dilatées à travers une flûte de champagne, et l'édifice s'était effondré.

Il l'attendait maintenant dans la salle des archives, au sous-sol. Un lieu où personne ne venait jamais à deux heures du matin. Un lieu de poussière et de secrets.

Élina poussa la porte lourde. L'odeur du papier vieux et de la climatisation froide l'accueillit, mais elle fut immédiatement supplantée par une autre effluve, plus sombre, plus intime : l'odeur de Julien. Un mélange de cèdre, de tabac froid et de cette tension électrique qui n'appartenait qu'à lui.

Il était là, appuyé contre une étagère métallique chargée de dossiers classés « Confidentiels ». Il n'avait pas retiré sa veste de smoking, mais sa cravate pendait, desserrée, autour de son cou. Il avait l'air d'un prédateur fatigué de chasser, mais incapable de renoncer à sa proie.

— Tu es venue, lâcha-t-il d'une voix rauque.

— Je déteste que tu aies raison, répondit-elle en s'avançant dans la pénombre. Je déteste le fait que tu savais que je viendrais.

Il fit un pas vers elle. La lumière crue d'un néon de secours accentuait les lignes dures de son visage, les cicatrices invisibles que seule elle savait lire. L'adrénaline monta d'un cran dans les veines d'Élina, un shoot pur et brûlant. Le danger n'était pas seulement d'être découverts par un veilleur de nuit ou un collègue attardé ; le danger, c'était eux. Ce qu'ils devenaient quand ils étaient ensemble.

— On ne peut pas continuer à se détruire en public, Élina. Le monde attend qu'on trébuche. Tes ennemis, les miens... ils n'attendent qu'un faux pas pour nous dévorer.

Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de son corps, un foyer magnétique qui l'attirait irrésistiblement.

— Alors on fait quoi, Julien ? On s'oublie ? On fait semblant d'être des étrangers jusqu'à ce que la mort nous sépare de l'autre côté d'un bureau en acajou ?

Il tendit la main, hésita, puis effleura la joue d'Élina du bout des doigts. Le contact fut électrique. Elle ferma les yeux, son masque de marbre se fissurant pour laisser apparaître une vulnérabilité brute.

— Non, murmura-t-il contre ses lèvres. On ne s'oublie pas. On se cache.

Le mot flotta entre eux, lourd de conséquences. *Se cacher.* Ce n'était pas une reddition, c'était une stratégie de guerre.

— Une alliance secrète, reprit-elle, le souffle court. Dans l'ombre du cabinet, sous les yeux de tous, on sera les parfaits rivaux. Les collègues distants. Mais dès que la porte se fermera...

— Dès que la porte se fermera, je serai à toi. Et tu seras mon secret le plus précieux. Et le plus dangereux.

Julien la saisit par la taille et la souleva pour l'asseoir sur une table de consultation en métal froid. Le contraste entre le froid de l'acier contre ses cuisses et la chaleur des mains de Julien sur sa peau lui arracha un gémissement. L'adrénaline se mua en un désir dévastateur, décuplé par l'interdit. Chaque bruit dans le couloir, chaque craquement de la structure du bâtiment les faisait tressaillir, ajoutant une couche de plaisir érotique à la peur d'être pris.

— On joue avec le feu, Julien, souffla-t-elle alors qu'il embrassait la courbe de son cou, là où son pouls battait la chamade.

— On est déjà brûlés, Élina. Autant profiter de la fournaise.

Ses mains remontèrent le long de sa robe en soie, froissant le tissu coûteux avec une impatience sauvage. Il n'y avait plus de place pour la courtoisie ou les faux-semblants. C'était une communion de naufragés. Le plaisir était plus aigu, plus tranchant, parce qu'il était volé au temps, à la morale, à leur propre sécurité.

Elle ancrâ ses ongles dans ses épaules, le ramenant contre elle. Le silence de la pièce était rempli par leurs respirations saccadées et le froissement des vêtements. À cet instant, le reste du monde — les procès en cours, les réputations à préserver, le regard

jugeant de la société — n'existait plus. Seule comptait cette urgence, ce besoin de s'appartenir dans le noir.

— Imagine s'ils ouvraient la porte maintenant, murmura-t-elle avec un sourire provocateur, les yeux brillants de défi.

— Ils verraient leur pire cauchemar : deux personnes qui n'ont plus rien à perdre parce qu'elles ont tout trouvé l'une dans l'autre.

Le rythme de leurs cœurs s'accéléra. Chaque caresse était un risque, chaque baiser un pacte de sang. Julien la regarda, ses yeux sombres brûlant d'une intensité nouvelle.

— Personne ne doit savoir. Pas même ton ombre, Élina. On va devenir des maîtres de la dissimulation. On va mentir avec une telle conviction que même nous, on finira par douter de la réalité de ces moments.

— C'est le prix à payer pour ne pas te perdre ?

— C'est le prix pour nous garder en vie.

Elle hocha la tête, acceptant le contrat tacite. Ils venaient de signer leur arrêt de mort sociale, ou peut-être leur acte de naissance. L'amour, dans cette configuration, n'était plus un sentiment paisible ; c'était un acte de résistance, une guérilla urbaine menée dans les alcôves du pouvoir.

Quand ils se séparèrent, quelques instants plus tard, pour rajuster leurs vêtements, la tension ne retomba pas. Elle resta là, vibrante, une corde de violon prête à rompre. Élina sortit un petit miroir de son sac, vérifia son rouge à lèvres d'un geste sûr. Le masque de marbre était de retour, plus impénétrable que jamais.

Julien la regarda faire, un demi-sourire aux lèvres. Il aimait cette femme-guerrière

autant qu'il aimait l'amante passionnée qu'elle venait d'être.

— À demain, Monsieur le Associé, dit-elle d'un ton formel, ses yeux pétillants d'un éclat secret.

— À demain, Maître, répondit-il en lui ouvrant la porte avec une courtoisie glaciale.

Elle sortit de la pièce la première, son allure altière ne trahissant rien du tumulte qui l'habitait. Elle remonta dans les étages, traversa le hall à nouveau, et sortit dans la nuit parisienne. L'air frais la gifla, mais elle ne frissonna pas.

Elle se sentait vivante. Pour la première fois depuis des mois, l'asphyxie avait cessé. L'interdit était devenu son oxygène.

En montant dans son taxi, elle regarda par la vitre les fenêtres éclairées du cabinet. Derrière l'une d'elles, Julien devait être en train de reprendre son rôle. Ils étaient deux acteurs dans la pièce la plus dangereuse de Paris. Et alors que la voiture s'éloignait, Élina sentit une pointe de peur lui serrer le cœur — cette peur délicieuse et terrible qui vous rappelle que vous avez quelque chose d'incalculable à perdre.

Le jeu ne faisait pas que commencer. Il venait de devenir mortel. Et c'est précisément pour cela qu'elle l'aimait.

L'alliance était scellée. Dans l'ombre, leurs cicatrices ne se voyaient plus. Elles ne faisaient que brûler, en silence, comme des marques de ralliement.

Chapitre 10

La fusion des âmes

Le silence n'était plus une menace. Autrefois, dans les salons feutrés de la haute bourgeoisie parisienne ou dans les couloirs glacés du cabinet, le silence était une arme, une attente, un vide qu'il fallait combler par des politesses creuses. Mais ce soir, dans l'appartement de Julien, le silence était une étoffe de velours sombre qui les enveloppait, chaude et épaisse.

Élina était assise sur le rebord du grand canapé en cuir fauve, un verre de vin oublié entre ses doigts. Elle observait Julien. Il avait tombé la veste, desserré sa cravate, et ses manches étaient retroussées sur ses avant-bras, révélant cette peau que le temps avait marquée de sagesse et de force. Il ne l'avait pas touchée depuis son arrivée, il y a deux heures. Ils avaient parlé. Vraiment parlé.

Ce n'était plus le jeu de séduction du prédateur et de sa proie, ni la danse macabre de l'interdit. C'était quelque chose de bien plus terrifiant : une reconnaissance.

— « Tu penses vraiment que la justice est une question de perspective, ou c'est juste ton cynisme qui parle ? » demanda-t-elle, sa voix brisant le silence comme un caillou ricoche sur une eau calme.

Julien se tourna vers elle. La lumière de la lampe de bureau dessinait les rides au coin de ses yeux, ces petites cicatrices du rire et de la fatigue qu'elle trouvait soudain plus érotiques que n'importe quel muscle saillant.

— « Ce n'est pas du cynisme, Élina. C'est de l'expérience. La loi est un texte, mais la justice est un artisanat. On la tord, on la forge. » Il fit un pas vers elle, le regard

intense. « Mais toi... tu ne cherches pas la justice. Tu cherches la vérité. C'est ce qui nous sépare. »

— « Ou ce qui nous lie », rétorqua-t-elle avec un sourire en coin. « Tu as la technique, j'ai l'instinct. Tu connais les règles par cœur pour savoir comment les briser. Moi, je ne savais même pas qu'elles existaient avant de te rencontrer. »

Il rit, un son grave qui fit vibrer l'air. Elle sentit l'odeur de Julien monter vers elle : un mélange de bois de santal, de papier ancien et cette note métallique, presque électrique, qui émanait de sa peau quand il était troublé.

— « Tu es l'exception à toutes mes règles, Élina. »

Il s'approcha encore. La tension dans la pièce était devenue une présence physique, un troisième invité qui leur pressait la poitrine. Mais ce n'était plus seulement la tension du désir charnel. C'était celle de deux esprits qui s'étaient trouvés dans un labyrinthe et qui s'apercevaient qu'ils parlaient la même langue oubliée.

Il s'assit à côté d'elle. Trop près pour la décence, trop loin pour le contact.

— « Quand je te regarde, » commença-t-il, sa voix tombant d'une octave, « je ne vois pas une jeune femme de vingt-trois ans. Je ne vois pas une stagiaire ou une proie facile. Je vois quelqu'un qui possède une architecture intérieure plus complexe que tous les dossiers que j'ai traités en vingt ans de carrière. »

Élina posa son verre. Ses mains tremblaient légèrement, non pas de peur, mais d'une sorte d'exaltation sacrée. Elle se tourna vers lui, ses genoux frôlant son pantalon de costume.

— « Et moi, Julien... quand je suis avec toi, je n'ai pas l'impression d'apprendre la vie. J'ai l'impression de m'en souvenir. Comme si tout ce que tu dis, tout ce que tu

penses, était déjà en moi, mais en attente d'un écho. »

Elle leva la main, hésitante, puis posa ses doigts sur le front de Julien, lissant la ride d'inquiétude qui s'y trouvait. La peau était chaude, un peu rude. Le contact envoya une décharge électrique dans tout son bras.

— « On dit que l'écart d'âge est un gouffre, » murmura-t-elle. « Mais pour moi, c'est un pont. Tu me donnes la structure, je te donne le chaos. »

Julien ferma les yeux, savourant le toucher. Il prit la main d'Élina dans la sienne, ses doigts longs et fins enserrant les siens avec une douceur désarmante. Il retourna sa paume et y déposa un baiser lent, une brûlure de glace et de feu.

— « Ton chaos est la chose la plus ordonnée que j'aie jamais rencontrée, » dit-il contre sa peau.

Il releva les yeux. L'éclat qui s'y trouvait n'était plus celui du chasseur, mais celui d'un homme qui vient de découvrir un trésor qu'il ne pensait pas mériter. Dans cet instant, la différence d'âge s'évapora. Ce n'était plus l'homme mûr et la jeune ingénue ; c'était deux âmes, deux trajectoires brisées qui venaient de s'emboîter parfaitement.

— « Les gens diront que c'est une erreur de parcours, » dit Julien, son visage à quelques centimètres du sien. « Ils diront que je profite de ta jeunesse et que tu cherches une figure d'autorité. »

Élina laissa échapper un petit rire provocateur, ce ton piquant qui le rendait fou.

— « Laisse-les parler. Ils ont besoin d'étiquettes parce qu'ils ont peur de ce qui n'a pas de nom. Ce qu'on a... c'est une anomalie. Et j'ai toujours détesté la normalité. »

Elle passa ses bras autour de son cou, s'imprégnant de sa chaleur. Elle sentait le battement de son cœur à travers sa chemise fine, un rythme régulier, puissant, qui semblait s'accorder au sien.

Julien posa ses mains sur les hanches d'Élina, la tirant contre lui. Ce n'était pas un geste de possession, mais d'ancrage. Il plongea son regard dans le sien, cherchant les moindres failles, les moindres cicatrices, et n'y trouva que de l'acceptation.

— « On va se détruire, tu le sais ? » souffla-t-il.

— « Probablement, » répondit-elle avec une lucidité qui le foudroya. « Mais quelle belle façon de finir. »

L'attraction devint alors insupportable, une force gravitationnelle contre laquelle aucune volonté ne pouvait lutter. Leurs lèvres se rencontrèrent, mais ce n'était pas l'urgence des premières fois. C'était un baiser lent, profond, une conversation sans mots. C'était le goût du vin, de la pluie sur Paris, et de l'interdiction qui se transforme en dévotion.

Dans ce baiser, il y avait la validation de tout ce qu'ils avaient ressenti en secret. Les doutes de Julien sur sa propre moralité s'éteignirent face à la clarté de l'esprit d'Élina. Les peurs d'Élina sur son avenir se dissipèrent dans la solidité de Julien.

Ils ne faisaient pas que s'aimer ; ils se reconnaissaient.

Julien la souleva avec une aisance qui lui coupa le souffle, l'emportant vers la chambre, mais il s'arrêta un instant dans l'embrasure de la porte, baigné par la lueur de la lune qui traversait les hautes fenêtres.

— « Élina... »

— « Ne dis rien, Julien. Pas ce soir. »

Elle posa un doigt sur ses lèvres. Elle n'avait pas besoin de promesses, ni de justifications. La fusion était totale. Leurs intellects s'étaient séduits avant que leurs corps ne se rejoignent, rendant l'acte à venir non pas comme une consommation, mais comme une consécration.

Sur le lit, les draps de coton égyptien étaient frais, mais leur peau était brûlante. Chaque geste était une découverte, chaque frôlement une épiphanie. Julien caressait le corps d'Élina avec une révérence presque religieuse, s'attardant sur la courbe de son épaule, le creux de sa taille, comme s'il lisait un poème complexe. Et Élina, en retour, explorait les lignes de son visage, la force de ses mains, trouvant dans chaque marque du temps une raison supplémentaire de l'aimer.

— « Tu es mon oxygène, » murmura-t-il à son oreille, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

— « Et tu es mon incendie, » répondit-elle.

L'interdit n'était plus une barrière, c'était le décor de leur sanctuaire. Dans l'obscurité de la chambre, alors que les bruits de la ville mouraient au loin, leurs âmes finirent de se tresser l'une à l'autre. Les cicatrices de Julien, accumulées au fil des procès et des déceptions, s'apaisaient au contact de la flamme vive d'Élina. Et les cicatrices d'Élina, nées de l'ennui et d'une soif de vivre mal étanchée, se refermaient sous la protection de cet homme qui la voyait enfin telle qu'elle était.

Ils étaient deux acteurs dans une pièce dangereuse, oui. Mais ce soir-là, ils avaient déchiré le script. Ils n'étaient plus Julien le mentor et Élina l'élève.

Ils étaient deux égarés qui venaient de rentrer à la maison.

La fusion était accomplie. Le jeu était devenu une vérité absolue, et même si le monde extérieur s'apprêtait à leur demander des comptes, dans cet espace hors du temps, ils étaient invincibles.

Les cicatrices ne brûlaient plus en silence. Elles brillaient, comme des étoiles dans une nuit d'encre.

Chapitre 11

Le masque qui se fissure

****CHAPITRE : LE MASQUE QUI SE FISSURE****

L'aube avait un goût de cendre et de soie.

Élina s'glissa hors du lit avec la précaution d'une voleuse d'âmes. Dans l'obscurité bleutée de la chambre de Julien, l'air vibrait encore de leur abandon de la veille. Il y avait cette odeur — le mélange de cèdre de son parfum, de tabac froid et de cette chaleur organique, musquée, qui n'appartenait qu'à lui. Elle resta un instant immobile, le regard fixé sur la courbe de son épaule nue. Il dormait d'un sommeil lourd, celui des hommes qui ont enfin déposé les armes.

Elle, en revanche, sentait déjà la cuirasse se reformer. Une pression familière au creux de l'estomac, comme un poing qui se resserre.

En franchissant le seuil de l'appartement, elle laissa derrière elle le sanctuaire pour retrouver l'arène. Dehors, Paris s'éveillait dans un fracas métallique, gris et indifférent. Chaque pas vers le domicile familial de l'avenue Montaigne lui semblait plus lourd. Le poids du secret n'était plus une plume, c'était un bloc de marbre qu'elle devait porter à bout de bras en souriant.

— Tu as l'air ailleurs, Élina.

La voix de son père, sèche comme le claquement d'un dossier qu'on referme, la

ramena brutalement à la réalité. Ils étaient dans le petit salon de lecture, un espace saturé d'odeurs de vieux cuir et d'encaustique. Marc-André de Valmont ne regardait pas sa fille ; il fixait les colonnes de chiffres de son iPad, mais son attention était une antenne parabolique réglée sur les moindres failles.

Élina porta sa tasse de thé à ses lèvres. Le liquide brûlant lui fit l'effet d'un acide bienvenu.

— Je travaille beaucoup, Papa. Les cours de Julien... de Monsieur Delalande sont intenses.

Elle avait failli trébucher sur son prénom. Julien. Ce mot qui, dans l'intimité, sonnait comme une prière, devenait une grenade dégoupillée dans ce salon.

— Delalande, murmura Marc-André en posant sa tablette. Un homme brillant. Un peu trop, peut-être. Il a cette fâcheuse tendance à oublier que la déontologie n'est pas une option, même pour les génies du barreau.

Il se tourna vers elle. Ses yeux gris, les mêmes que ceux d'Élina, semblaient scanner son visage à la recherche d'une anomalie chromatique, d'un pli de peau qui trahirait un mensonge.

— On m'a dit qu'on vous avait vus. Hier soir. Tard. À la sortie de son cabinet.

Le cœur d'Élina rata une pulsation. Une décharge d'adrénaline pure lui piqua les doigts. Elle posa sa tasse avec une lenteur calculée pour éviter qu'elle ne s'entrechoque avec la soucoupe.

— On préparait le dossier de la fusion-acquisition des chantiers navals, mentit-elle, la voix cristalline. Tu sais comme il est pointilleux. Il ne lâche rien avant que chaque virgule ne soit une arme de guerre.

— C’est curieux, reprit le père, se levant pour se diriger vers la fenêtre. J’ai déjeuné avec le procureur ce midi. Il m’a dit que le cabinet Delalande avait déposé ses conclusions il y a trois jours.

Le silence qui suivit fut épais, poisseux. Élina sentit une goutte de sueur glacée glisser entre ses omoplates. Le masque. Ne pas laisser le masque se fissurer. Elle ajusta sa posture, redressant ses épaules sous son chemisier de soie crème.

— Il m’a fait reprendre les recherches sur un cas de jurisprudence obscure, improvisa-t-elle avec un aplomb qui l’effraya elle-même. Pour sa conférence à la Sorbonne. Il est perfectionniste, tu le sais.

Marc-André se retourna. Il ne souriait pas. Il affichait cette expression de chasseur qui vient de repérer une trace de sang sur la neige.

— Tu as une tache là, Élina.

Il désigna son cou, juste au-dessus de la clavicule.

Elle porta la main à sa gorge, le souffle court. Elle se souvint alors du baiser de Julien, la veille, un baiser possessif, marqué par l’urgence. Une brûlure de barbe, peut-être une ecchymose naissante. Elle sentit le rouge lui monter aux joues, une trahison biologique qu’elle ne pouvait contrôler.

— Une piqûre d’insecte, je pense, balbutia-t-elle.

— Un insecte très sélectif, alors, ricana-t-il froidement. Écoute-moi bien, ma fille. Ta réputation est un cristal. Une fois fissuré, il ne chante plus jamais de la même façon. Delalande est un prédateur. Il collectionne les victoires comme d’autres les montres. Ne deviens pas un trophée qu’on oublie dans un tiroir une fois la saison terminée.

— Je ne suis le trophée de personne, rétorqua-t-elle, retrouvant soudain son mordant. Et tu me fais insulte en pensant que je suis assez faible pour me laisser manipuler.

— Ce n'est pas de ta faiblesse dont je doute, Élina. C'est de ta lucidité. Tu as ce regard... ce regard de ceux qui croient avoir trouvé une oasis en plein désert, alors qu'ils ne font que boire du sable.

Il fit un pas vers elle, réduisant l'espace vital. L'odeur de son père — un mélange d'eau de Cologne impériale et de pouvoir froid — l'oppressait.

— Si j'apprends que cette relation dépasse le cadre académique, je briserai sa carrière en moins de temps qu'il ne lui en faut pour plaider un vice de procédure. Et je t'enverrai finir tes études à Londres, loin de cette influence délétère. Est-ce que je suis clair ?

— Limpide, murmura-t-elle, les dents serrées.

Une heure plus tard, Élina était dans un taxi, les mains tremblantes contre son sac en cuir. Elle sortit son téléphone. Ses doigts survolèrent l'écran. Elle voulait appeler Julien, entendre sa voix grave, ce rempart de certitudes qui l'apaisait d'ordinaire.

« On est sur la sellette. Mon père sait. Ou il devine. C'est devenu irrespirable. »

Elle tapa le message, puis l'effaça. La paranoïa s'était infiltrée sous sa peau comme un poison lent. Et si son père surveillait ses communications ? Et si chaque mot était une preuve supplémentaire ?

Elle regarda son reflet dans la vitre du taxi. La jeune femme sûre d'elle, l'étudiante

brillante, semblait s'effriter. Sous le maquillage impeccable, elle voyait les fissures. L'anxiété n'était plus un sentiment, c'était un bruit de fond, un acouphène psychologique qui ne la lâchait plus.

Le secret, qu'elle avait d'abord chéri comme un trésor, devenait une cellule.

Elle se rappela la sensation de la main de Julien dans la sienne, cette fusion qui les rendait "invincibles". Mais l'invincibilité est une illusion de la nuit. Le jour, lui, exige des comptes. Il exige des noms, des places, des étiquettes.

Le taxi s'arrêta devant la faculté. Elle descendit, le vertige au ventre. En remontant le grand escalier de pierre, elle aperçut Julien au loin, au milieu d'un groupe de professeurs. Il riait, une main dans la poche de son pantalon de costume ajusté, l'air parfaitement à son aise, le masque du mentor charismatique cloué sur le visage.

Leurs regards se croisèrent une seconde. Une éternité.

Il n'y eut aucun signe de reconnaissance. Rien qu'une politesse froide, professionnelle. Mais dans l'éclat de ses yeux sombres, Élina vit qu'il avait compris. La tension était là, électrique, prête à faire sauter les plombs.

Elle passa devant lui sans s'arrêter, le cœur battant à s'en rompre les côtes. L'odeur de son parfum la frôla, un rappel cruel de ce qu'ils risquaient.

Le poids du secret n'était plus seulement émotionnel ; il devenait physique. Elle avait l'impression de porter le cadavre de leur relation sur ses épaules, attendant que quelqu'un remarque l'odeur de la décomposition.

En entrant dans l'amphithéâtre, elle s'assit au dernier rang, là où l'ombre était la plus dense. Elle ouvrit son carnet, mais ses mains refusaient d'obéir. Elle dessina une ligne, puis une autre, jusqu'à ce qu'une faille sombre barre toute la page.

Le masque était fissuré. Et derrière, il n'y avait plus que la peur de tout perdre : lui, son avenir, et la version d'elle-même qu'elle venait à peine de découvrir.

Elle ferma les yeux. *« On ne peut pas gagner »*, pensa-t-elle.

Mais l'idée de renoncer à lui était une cicatrice qu'elle n'était pas prête à s'infliger. Pas encore.

Elle sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Un SMS. Un seul mot.

« Respire. »

Julien. Même à travers les murs, même sous la menace, il savait. Mais le "respire" sonnait plus comme un dernier ordre avant l'apnée que comme un réconfort. L'eau montait, et la digue de leurs mensonges ne suffirait plus à les protéger.

Élina releva la tête, fixant le pupitre vide. La pièce de théâtre continuait, mais elle avait oublié ses répliques. Le script était déchiré, et le public commençait à huer dans l'ombre.

L'anxiété, cette vieille compagne, s'installa confortablement à ses côtés, prête à ne plus la quitter.

Chapitre 12

L'implosion

CHAPITRE : L'implosion

L'air de la maison avait changé. Ce n'était plus cette odeur familière de cire d'abeille, de café froid et de vieux livres qui accueillait habituellement Élina. Ce soir-là, l'atmosphère était saturée d'ozone, comme juste avant que la foudre ne déchire le ciel. Une odeur métallique, électrique, qui lui piquait le fond de la gorge.

Elle referma la porte d'entrée avec une précaution de voleuse. Le silence était trop dense. Un silence de cathédrale après un massacre.

Dans sa poche, le téléphone vibrait encore de l'écho du message de Julien. **Respire.** Mais ses poumons semblaient remplis de verre pilé. Chaque inspiration était une agonie. Elle avança dans le couloir, ses talons étouffés par le tapis persan, ce tapis sur lequel elle jouait enfant, sous le regard bienveillant de « l'Oncle Julien », l'homme qui, aujourd'hui, était devenu son secret le plus brûlant.

Elle s'arrêta au seuil du grand salon.

La scène était figée, comme une photographie prise une seconde avant le crash. Son père, Marc, tournait le dos à la pièce, face à la grande baie vitrée où la pluie commençait à cingler le verre. Sa silhouette massive, d'ordinaire si rassurante, semblait sculptée dans le granit.

Et en face de lui, assis dans le fauteuil club en cuir, Julien.

Julien ne regardait pas Marc. Il regardait ses propres mains, croisées sur ses genoux. Il avait l'air d'un condamné qui attend le couperet, mais avec une dignité qui rendait la scène encore plus insoutenable. L'élégance de son costume sombre contrastait avec la pâleur cadavérique de son visage.

— Papa ? murmura Élina.

Sa voix sonna comme une note fausse dans un concert de cordes.

Marc ne se retourna pas immédiatement. Il laissa le silence s'étirer, un silence si lourd qu'Élina crut entendre les battements de son propre cœur cogner contre ses côtes. Puis, lentement, il pivota.

Ses yeux. Élina n'avait jamais vu ces yeux-là. Ce n'était pas la colère rouge, celle qui explose et s'évanouit. C'était une colère noire, profonde, une mer de pétrole prête à s'enflammer.

— Entre, Élina, dit-il d'une voix étrangement calme. On discutait justement de loyauté. Et de famille.

Sur la table basse, entre les deux hommes, reposait l'objet du crime. Le journal intime d'Élina. Ouvert. Une page arrachée gisait au sol comme une aile brisée.

Le masque n'était plus seulement fissuré. Il avait volé en éclats.

— Marc, commença Julien, sa voix basse et rauque. Laisse-la en dehors de ça. C'est entre toi et moi.

Marc laissa échapper un rire sec, un bruit de papier qu'on déchire.

— En dehors de ça ? Tu as passé les six derniers mois à lui apprendre à mentir, à me

trahir, à détruire tout ce que j'ai construit pour elle... et tu veux que je la laisse en dehors de ça ?

Il fit un pas vers Julien. La tension monta d'un cran, presque palpable, comme une corde de violon tendue jusqu'au point de rupture.

— Vingt ans, Julien, reprit Marc, sa voix tremblante de cette fureur contenue. Vingt ans qu'on partage tout. Les affaires, les vacances, les doutes. Tu étais le frère que je n'ai jamais eu. Je t'ai confié les clés de ma maison, de ma vie. Et toi... toi, tu as pris ma fille.

Le mot « fille » claqua comme un coup de fouet.

Élina s'avança, le visage baigné de larmes qu'elle n'avait pas senti couler.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Papa. Il ne m'a pas « prise ». On s'est...

— Tais-toi ! hurla Marc, se retournant vers elle.

C'était la première fois qu'il levait la voix sur elle avec une telle violence. Elle recula, le souffle coupé, le dos contre le chambranle de la porte.

— Ne me sers pas tes répliques de roman à l'eau de rose, Élina. Tu n'es qu'une enfant pour lui. Une proie facile. Et toi...

Il se tourna de nouveau vers Julien, qui s'était levé. Les deux hommes se faisaient face, presque à se toucher. La trahison flottait entre eux, une odeur de soufre et de sueur froide.

— Est-ce que tu réalises ce que tu as fait ? demanda Marc, son visage à quelques centimètres de celui de son meilleur ami. Tu n'as pas seulement couché avec une gamine. Tu as assassiné notre amitié. Tu as pissé sur vingt ans de souvenirs.

Julien ne cilla pas. Ses yeux cherchèrent ceux d'Élina une fraction de seconde — un regard bleu, électrique, chargé de regret et d'une passion désespérée — avant de revenir se planter dans ceux de Marc.

— Je l'aime, Marc. Ce n'était pas prévu. Ce n'était pas un jeu.

Le coup partit sans prévenir. Un bruit sourd, charnel. Le poing de Marc s'écrasa contre la mâchoire de Julien.

Élina poussa un cri, se jetant entre eux, mais son père la repoussa d'un geste brusque. Julien recula, titubant, une main sur son visage. Un filet de sang sombre commença à perler au coin de sa lèvre.

— Ne prononce plus jamais ce mot dans cette maison, cracha Marc. L'amour ? Tu ne sais pas ce que c'est. Toi, tu ne connais que la prédation. Tu t'es servi de ton statut, de ton aura, pour corrompre la seule chose qui était sacrée à mes yeux.

— Tu l'étouffes, Marc ! répliqua Julien en essuyant le sang d'un revers de manche, sa propre colère commençant enfin à percer sous l'armure de la culpabilité. Tu la gardes sous cloche comme un trophée, comme une extension de ta propre réussite. Elle a besoin de vivre, pas de jouer le rôle de la petite fille parfaite que tu as écrit pour elle !

— Et c'est dans ton lit qu'elle est censée « vivre » ?

Marc saisit un verre de cristal sur le buffet et le projeta violemment contre le mur. Les éclats volèrent partout, certains frôlant la joue d'Élina. Elle ne sentit rien. Elle était anesthésiée par le désastre.

— Sortez, dit Marc, sa voix tombant soudainement dans un murmure sépulcral.

— Papa, s’il te plaît...

— **SORTEZ !** rugit-il. Toi, Julien, je ne veux plus jamais revoir ton visage. Si je te croise à nouveau, je ne répondrai plus de rien. Et toi...

Il regarda sa fille avec un dégoût qui la brûla plus sûrement que de l'acide.

— Va dans ta chambre. Fais tes valises. Demain, tu pars chez ta tante à Lyon. Le théâtre, les études ici, tout ça, c’est fini. Tu as voulu jouer aux adultes ? Voici la conséquence : tu viens de perdre ton père.

Le monde d'Élina s'effondra. L'implosion était totale. Ce n’était pas un effondrement bruyant, c’était un vide qui s’ouvrait sous ses pieds, un trou noir aspirant chaque souvenir heureux, chaque projet, chaque parcelle de sécurité.

Julien fit un pas vers elle, mais le regard de Marc était une barrière de barbelés.

— Julien, pars, chuchota Élina, la voix brisée. S’il te plaît. Pars.

Julien la fixa, une agonie muette dans le regard. Il sembla vouloir dire quelque chose, une dernière promesse, un dernier mot piquant pour défier l'autorité paternelle, mais il vit l'état de dévastation de la jeune femme. Il comprit que sa présence ne faisait qu'alimenter le brasier qui était en train de la consumer.

Il ramassa sa veste, la silhouette soudain voûtée. Il passa devant Marc sans un regard, une ombre parmi les ombres.

Quand la porte d'entrée claqua, le son résonna dans toute la maison comme un coup de fusil.

Marc resta immobile, fixant les débris de cristal au sol. Il ne regardait plus Élina. Elle

n'était plus là pour lui. Elle était devenue un fantôme, une cicatrice vivante de la trahison qu'il venait de subir.

Élina sentit le froid l'envahir. Elle regarda ses mains : elles tremblaient de façon incontrôlable. Le SMS de Julien résonnait encore dans son esprit. *Respire.*

Mais comment respirer quand on vient de voir deux mondes se percuter et s'anéantir ? Elle se tourna vers l'escalier, chaque pas pesant une tonne. Elle monta, laissant derrière elle l'homme qu'elle aimait comme un père, et emportant avec elle l'image de l'homme qu'elle aimait comme un interdit.

Vingt ans de fraternité venaient de s'évaporer dans l'odeur du sang et du whisky renversé.

Dans sa chambre, Élina s'effondra sur son lit. L'anxiété, sa vieille compagne, ne se contentait plus de rester à ses côtés. Elle l'enserrait, lui broyant les côtes, lui rappelant que dans cette pièce de théâtre, il n'y avait plus de rappel. Le rideau était tombé, et il ne restait que les ruines.

Chapitre 13

Le désert affectif

Le silence qui suivit le fracas ne ressemblait à rien de connu. Ce n'était pas la paix après la tempête, c'était le vide après l'explosion. Dans sa chambre, Élina était prostrée sur le tapis, les genoux ramenés contre sa poitrine, le menton tremblant. L'air de la pièce lui semblait vicié, chargé de l'odeur de la poussière soulevée et du parfum boisé de Julien qui imprégnait encore ses propres poignets.

Elle ferma les yeux, mais l'obscurité était pire. Derrière ses paupières, elle voyait en boucle le regard de son père — ce mélange de dégoût et de dévastation. Elle voyait aussi Julien, l'homme qui l'avait réveillée à la vie, devenir l'artisan de leur ruine commune.

C'était ça, le désert affectif. Un horizon plat, brûlant le jour et glacial la nuit, où plus rien ne pouvait pousser.

À dix kilomètres de là, dans un motel anonyme dont l'enseigne au néon clignotait avec un grincement électrique agaçant, Julien fixait ses mains. Elles étaient rouges, marquées par la violence de l'altercation, mais ce n'était pas la douleur physique qui le faisait tressaillir. C'était le silence de son téléphone.

Il aurait pu l'appeler. Il aurait pu lui dire de le rejoindre, de tout plaquer, de s'enfuir vers une ville où leurs noms ne signifiaient rien pour personne. Mais Julien savait. Il connaissait le poids de la culpabilité. S'il l'arrachait à son père maintenant, il ne ferait que terminer le travail de destruction entamé par son aveu.

L'odeur de tabac froid et de détergent bon marché du motel lui montait au nez. Il se leva, ouvrit la fenêtre sur le parking détrempé par une pluie fine. Le monde extérieur continuait de tourner, indifférent au fait qu'il venait de perdre sa seule boussole.

Il s'isola volontairement. Il éteignit son téléphone. C'était son acte de rédemption le plus cruel : disparaître pour ne plus être le poison qui coulait dans les veines de cette famille.

Élina finit par ramper jusqu'à son lit. Le drap était frais, presque coupant contre sa peau surchauffée. Elle attrapa son portable. Rien. Pas un message, pas un signe de vie de Julien depuis ce SMS laconique qui lui demandait de respirer.

**Respirer.* Facile à dire quand on a l'impression d'avoir du verre pilé dans les poumons.*

Elle entendit un bruit sourd au rez-de-chaussée. Son père. Elle imaginait Thomas errant dans la cuisine, les yeux vides, cherchant peut-être à effacer les taches de whisky sur le parquet, comme si effacer le liquide pouvait effacer la trahison. Elle voulait descendre, le prendre dans ses bras, lui demander pardon d'avoir aimé l'interdit, d'avoir laissé Julien franchir la ligne rouge. Mais elle était pétrifiée. Elle était le rappel vivant de sa souffrance.

Elle se sentait écartelée. Son cœur était un territoire en guerre, divisé en deux camps irréconciliables. D'un côté, vingt ans de protection paternelle, de souvenirs d'enfance, de mains qui soignent les genoux écorchés. De l'autre, la brûlure électrique des mains de Julien, la sensation d'être enfin vue, enfin désirée, enfin femme.

Elle finit par taper un message, les doigts gourds.

« Dis-moi que tu ne m’as pas laissée seule ici. »

Pas de réponse. Le petit cercle de chargement tournait, tournoyait, puis s’arrêtait.
Message non délivré.

— Merde, Julien... murmura-t-elle dans le noir.

La solitude commença à prendre une forme physique. C’était une pression sur sa gorge, une froideur qui partait du centre de son ventre pour irradier dans ses membres. Elle se demanda si c’était cela, devenir adulte : réaliser que l’amour n’était pas un refuge, mais un champ de mines.

Le lendemain matin, la maison ressemblait à un mausolée. La lumière du jour, blafarde, ne parvenait pas à réchauffer l’atmosphère. Élina descendit, les yeux gonflés, le pas hésitant. Son père était assis à la table de la cuisine, devant une tasse de café intacte.

Le regard qu’il posa sur elle fut une gifle. Il n’y avait pas de colère, juste une lassitude infinie.

— Il est parti, dit Thomas d’une voix monocorde, sans timbre.

— Je sais, répondit-elle, la gorge nouée.

— Non, Élina. Il est vraiment parti. Il a rendu les clés de son bureau. Il a ramassé ses affaires cette nuit pendant qu’on dormait. Ou que je faisais semblant.

Le cœur d’Élina manqua un battement.

— Il ne peut pas... Il ne peut pas juste disparaître.

Thomas eut un rire amer, un son sec qui craqua dans la pièce comme du bois mort.

— C'est ce que font les lâches quand ils ont fini de tout casser. Ils s'en vont avant qu'on leur demande de payer l'addition.

— Il n'est pas un lâche, papa.

— Ne le défends pas ! tonna soudain Thomas, frappant la table du plat de la main.

Pas ici. Pas devant moi. Tu as détruit ce qu'il restait de cette famille pour un homme qui t'a jetée dès que le vent a tourné. Regarde-toi, Élina. Tu es une ombre.

Il se leva, son imposante carrure masquant la lumière de la fenêtre.

— Il n'y a plus de "nous". Il n'y a plus que les ruines. Et je ne sais pas si j'ai la force de reconstruire quoi que ce soit avec toi pour le moment.

Chaque mot était un éclat de glace. Élina resta là, debout au milieu de la cuisine, tandis que son père quittait la pièce sans un regard de plus. Elle était seule. Julien l'avait abandonnée au nom d'un sacrifice qu'elle n'avait pas demandé, et son père l'avait bannie de son cœur par décret de douleur.

Le désert s'étendait à l'infini.

Elle monta dans sa voiture une heure plus tard. Elle conduisit sans but, cherchant sa silhouette à chaque coin de rue, devant chaque hôtel miteux de la ville. Elle avait besoin de la tension, du contact, de l'électricité. Sans Julien, elle n'était qu'une poupée de porcelaine dont on avait recollé les morceaux de travers.

Elle finit par s'arrêter devant l'ancien atelier de Julien. La porte était close. Pas de

lumière sous la fente. Elle s'appuya contre le métal froid de la porte et se laissa glisser au sol.

Son téléphone vibra soudain. Un appel masqué. Son cœur bondit dans sa poitrine, un espoir sauvage l'irradiant.

— Julien ? souffla-t-elle en décrochant.

Le silence au bout du fil était dense. Elle pouvait entendre une respiration lourde, le bruit lointain d'une autoroute.

— Ne m'appelle plus, Élina, dit la voix de Julien, basse, brisée.

— Où tu es ? Je viens te chercher. On s'en fiche de ce qu'il dit, on s'en fiche du reste...

— Non. On ne s'en fiche pas. Je t'ai regardée dans cette maison, Élina. Je t'ai regardée perdre ton père en direct à cause de moi. Je suis le désert, petite. Si je reste, tu vas mourir de soif.

— Je préfère mourir de soif avec toi que de vivre dans cette prison ! cria-t-elle, les larmes dévalant ses joues, traçant des sillons chauds sur son visage glacé.

— Apprends à détester mon nom, Élina. C'est le seul cadeau qu'il me reste à te faire.

Il raccrocha.

Le signal sonore de la fin d'appel résonna dans ses oreilles, aussi définitif qu'un coup de feu. Elle fixa l'écran noir. Elle sentit la cicatrice de leur amour s'ouvrir à nouveau, plus profonde, plus incurable.

Elle était dans le désert affectif, et le mirage venait de s'évaporer. Elle était seule avec

son chagrin, le goût de la trahison dans la bouche, et cette certitude terrifiante : le pire n'était pas de l'avoir perdu, c'était d'avoir survécu pour s'en souvenir.

Le rideau n'était pas seulement tombé ; il avait été brûlé. Et dans les cendres, Élina cherchait encore la chaleur d'un homme qui avait choisi l'ombre pour ne pas l'aveugler davantage.

Chapitre 14

L'affirmation de soi

L'écran du téléphone s'éteignit, emportant avec lui le dernier souffle de la voix de Gabriel. Le silence qui suivit fut plus violent qu'un cri. Pendant quelques minutes, Élina resta immobile dans l'obscurité de sa chambre, les poumons contractés, comme si l'oxygène lui-même était devenu un luxe qu'elle ne pouvait plus s'offrir.

Je suis le désert.

Ses paroles tournaient en boucle, un venin lent irriguant ses veines. Mais alors qu'elle fixait son propre reflet flou dans le miroir de la coiffeuse, quelque chose changea. Les larmes qui brûlaient ses joues ne furent plus le signe d'une défaite, mais le combustible d'un incendie naissant. Le désert, Gabriel l'oubliait, ne craignait pas la chaleur. Il la créait.

Elle se leva, ses articulations craquant dans le calme oppressant de la demeure familiale. Elle ne se nettoya pas le visage avec la douceur d'une victime. Elle frotta sa peau jusqu'à la faire rougir, effaçant les traces de sel et de faiblesse. Elle s'habilla d'une robe en soie noire, fluide comme de l'encre, et vaporisa un parfum aux notes de bois de santal et de poivre — un sillage agressif, une armure olfactive.

Elle descendit l'escalier monumental, chaque pas résonnant sur le marbre blanc comme un décompte.

Au rez-de-chaussée, l'odeur du tabac de luxe et du vieux cognac lui parvint avant même qu'elle n'atteigne le grand salon. La porte était entrouverte. Elle entendit les voix. Graves, feutrées, chargées de cette arrogance masculine qui avait dicté chaque

seconde de son existence.

Son père, Marc, et Julien. Julien, l'ami d'enfance, le "bon parti", l'homme que son père avait choisi pour réparer les pots cassés d'une lignée en perte de vitesse. Julien, celui dont la trahison avait scellé le départ de Gabriel.

Élina poussa la double porte. Le battant heurta le mur avec un claquement sec.

Les deux hommes sursautèrent. Marc, son père, était debout près de la cheminée, un verre à la main. Julien était affalé dans un fauteuil en cuir, l'air las, une cigarette négligemment coincée entre les doigts.

— Élina ? s'étonna Marc en fronçant les sourcils. Tu devrais être au lit. Tu as l'air... fébrile.

— Je ne suis pas fébrile, père. Je suis lucide, répondit-elle d'une voix dont elle ne soupçonnait pas la stabilité. C'est une nuance que vous semblez avoir oubliée.

Elle s'avança au centre de la pièce, refusant de se laisser intimider par l'immensité des plafonds ou le regard scrutateur de Julien. Ce dernier la dévisagea, un sourire en coin, ce petit rictus méprisant qui lui servait de masque.

— On dirait que la petite princesse a fait un cauchemar, provoqua Julien en exhalant une volute de fumée grise. Viens t'asseoir, Élina. On parlait justement de ton avenir. De nous.

Le mot "nous" écorcha l'air. Élina sentit une vague de dégoût lui remonter à la gorge, une odeur de rance mêlée au tabac.

— Il n'y a pas de "nous", Julien. Il n'y a qu'un "vous" : deux hommes enfermés dans un passé de rancœurs et de dettes, qui essaient de jouer aux échecs avec une reine qui

n'a plus envie d'être sur l'échiquier.

Marc posa son verre sur le manteau de la cheminée, le visage durci.

— Élina, ça suffit. Ce ton est inacceptable. Tu ne comprends pas les enjeux. Ce que Gabriel a fait... sa fuite, sa lâcheté... c'était pour ton bien. Il a enfin compris sa place.

— Sa place ? Ou la place que vous lui avez imposée ? cria-t-elle, faisant un pas vers lui. Vous l'avez brisé parce qu'il était le seul à me voir vraiment. Pas comme une héritière, pas comme une monnaie d'échange, mais comme une femme capable de choisir.

Julien se leva, sa haute silhouette masquant la lumière de la lampe à poser. Il s'approcha d'elle, trop près. Elle sentit la chaleur de son corps, l'odeur de son après-rasage coûteux, une fragrance froide qui lui rappela la glace. Il posa une main sur son épaule, une pression qui se voulait rassurante mais qui n'était que de la domination pure.

— Il t'a abandonnée, Élina. Il t'a dit qu'il ne t'aimait plus, n'est-ce pas ? Il a choisi l'ombre. Accepte-le. On va arranger les choses. Je vais t'aider à oublier ce... traumatisme.

Élina baissa les yeux sur la main de Julien. Elle la vit comme un parasite sur sa peau. D'un mouvement brusque, elle se dégagea, ses yeux lançant des éclairs.

— Ne me touche plus jamais.

Le silence qui suivit fut électrique. Marc fit un pas en avant, la main levée comme pour calmer un animal sauvage, mais Élina ne recula pas.

— Vous pensez que je suis une victime ? commença-t-elle, sa voix vibrant d'une intensité nouvelle. Vous pensez que parce que Gabriel est parti, je vais retourner

sagement dans ma cage et attendre que vous décidiez de la couleur de mes barreaux ? Vous vous trompez. Ce n'est pas de Gabriel dont je dois faire le deuil. C'est de vous.

Elle se tourna vers son père, dont le visage virait au pourpre.

— Tu as sacrifié ton amitié avec lui par ego, papa. Et tu as essayé de sacrifier ma vie par confort. Tu parles de "cicatrices de l'interdit" comme si c'était un roman tragique, mais c'est toi qui as tenu le stylo. C'est toi qui as interdit le bonheur parce qu'il ne ressemblait pas à tes bilans comptables.

— Élina, je t'interdis de...

— Tu m'interdis quoi ? De partir ? De respirer ? De hurler que je n'appartiens à personne ? Elle rit, un son cristallin et amer. Le rideau est tombé, père. Gabriel m'a peut-être laissée dans le désert, mais il m'a appris une chose : on ne meurt pas de soif quand on sait où chercher l'eau. Et l'eau, ce n'est pas dans cette maison, ni dans ce mariage arrangé que je la trouverai.

Elle se tourna vers Julien, qui semblait soudain beaucoup moins sûr de lui. Sa morgue s'effritait sous le regard de feu d'Élina.

— Et toi, Julien... Tu n'es qu'un spectateur de ta propre vie, attendant que mon père te donne les restes. Tu n'as jamais eu le courage de Gabriel. Tu n'as que ton nom et ton carnet de chèques. Regarde-moi bien. C'est la dernière fois que tu as l'illusion que je pourrais être tienne.

Elle sentit une force nouvelle irradier de son plexus, une colonne de lumière froide qui la redressait. Elle n'était plus la jeune fille éplorée de la chambre du haut. Elle était une femme qui venait de brûler les ponts et qui savourait l'odeur de la fumée.

— Je m'en vais, dit-elle simplement.

— Tu n’as rien, Élina ! hurla Marc derrière elle alors qu’elle se dirigeait vers la sortie. Pas un sou, pas d’endroit où aller ! Tu reviendras ramper !

Élina s’arrêta sur le seuil, la main sur la poignée de cuivre froide. Elle tourna la tête, un sourire calme aux lèvres, le genre de sourire qui annonce les tempêtes.

— Je préfère ramper dehors que de danser ici. Vous avez passé votre vie à essayer de cacher mes cicatrices. À partir d’aujourd’hui, je vais les porter comme des décorations de guerre. Et si je dois brûler dans ce désert dont Gabriel parlait, ce sera avec la satisfaction de savoir que c’est **ma** peau qui brûle, et pas le costume que vous avez taillé pour moi.

Elle sortit sans se retourner.

Le vent de la nuit la percuta de plein fouet, frais, sauvage, chargé de l’odeur de la pluie imminente. Elle inspira à pleins poumons, une goulée d’air qui lui déchira presque les bronches. C’était la liberté. Elle était amère, elle était terrifiante, elle était absolue.

Elle marcha sur le gravier de l’allée, ses talons claquant avec une détermination nouvelle. Elle ne savait pas où elle allait, elle ne savait pas si Gabriel reviendrait un jour, ou si elle devrait apprendre à vivre seule avec le fantôme de ses baisers. Mais pour la première fois, elle n’était plus le dommage collatéral d’une guerre entre hommes.

Elle était Élina. Et le monde allait bientôt apprendre à détester son silence autant qu’à craindre son cri.

Elle monta dans sa petite voiture, démarra le moteur, et quitta la propriété sans jeter un seul regard dans le rétroviseur. Les phares tranchèrent l’obscurité, deux lames de lumière dans le noir. Derrière elle, la maison n’était plus qu’un tombeau luxueux.

Devant elle, le désert l'attendait. Et elle n'avait jamais eu aussi soif.

Chapitre 15

La cicatrisation

L'air n'avait plus le goût de la cendre. Huit mois s'étaient écoulés depuis cette nuit où les phares de sa voiture avaient poignardé l'obscurité, huit mois depuis qu'Élina avait laissé derrière elle les ruines fumantes d'une vie dictée par les autres. Aujourd'hui, l'air sentait le sel, le pin parasol chauffé à blanc et cet arôme entêtant de café fraîchement moulu qui flottait sur la terrasse de ce petit établissement surplombant la Méditerranée.

Élina ferma les yeux, laissant le soleil de juin mordre sa peau. Ce n'était pas une agression, c'était une caresse. Sous ses doigts, le grain de la table en bois brut était rassurant. Elle ne tremblait plus. Ses mains, autrefois agitées d'un spasme invisible, étaient désormais immobiles, ancrées dans le présent. Elle portait une robe en lin blanc, légère comme un souffle, qui révélait sans pudeur la fine cicatrice qui barrait son épaule gauche — un souvenir d'une époque où le silence était sa seule armure. Elle ne cherchait plus à la cacher. C'était son premier tatouage involontaire, la preuve qu'elle avait survécu à la guerre.

— Il va arriver d'une minute à l'autre, Élina. Tu es sûre de vouloir faire ça ?

La voix de Julien était un murmure grave juste derrière son oreille. Avant même qu'il ne la touche, elle sentit la chaleur de son corps, cette signature magnétique qui lui faisait toujours l'effet d'une décharge électrique contrôlée. Il posa ses mains sur ses épaules, ses pouces massant doucement les trapèzes tendus. Un frisson, mélange de désir et de confort, remonta le long de sa colonne vertébrale.

— Je ne veux pas qu'il reste un fantôme, Julien, répondit-elle en pivotant dans ses

bras. Si je ne l'affronte pas dans la lumière, il continuera de me hanter dans le noir.

Julien la fixa, ses yeux sombres sondant les siens avec cette intensité qui, autrefois, l'aurait fait fuir. Aujourd'hui, elle y puisait sa force. Il portait une chemise sombre, les manches retroussées sur ses avant-bras musclés, l'image même d'une virilité tranquille et assumée. Il n'était plus l'amant interdit, le danger qu'on murmure ; il était son point d'ancrage.

— Je serai juste là, dit-il en déposant un baiser sur son front. À une table de distance. Comme un garde du corps. Ou comme l'homme qui t'aime.

— Sois les deux, sourit-elle.

Le crissement des pas sur le gravier rompit l'intimité du moment. Élina se redressa. Marc, son père, avançait vers eux. Il semblait avoir vieilli de dix ans. Le costume sur mesure, autrefois son armure de conquérant, paraissait trop large pour ses épaules voûtées. Son regard, qui avait longtemps fait trembler des conseils d'administration entiers, était voilé d'une incertitude presque enfantine.

Julien adressa un hochement de tête sec au vieil homme — un pacte de non-agression tacite — avant de s'éloigner vers la table voisine.

Marc s'arrêta à deux mètres d'Élina. Le silence s'étira, lourd, saturé par le cri des cigales.

— Tu as changé de parfum, finit-il par dire.

Élina esquissa un sourire piquant.

— J'ai changé de vie, papa. Ça va souvent ensemble.

Il s'assit en face d'elle, ses mains croisées sur la table. Des mains de vieillard, tachées

par le temps. Élina ressentit une pointe de tristesse, mais elle n'était plus empoisonnée par la culpabilité. La sérénité est une forme de distance.

— Je n'aurais jamais cru te voir ici. Avec lui. Au grand jour, murmura Marc en jetant un regard furtif vers Julien.

— C'est pourtant là que nous vivons désormais. Dans la lumière. On a fini de ramper dans les angles morts de ton empire.

Le ton était calme, sans agressivité, ce qui rendait ses paroles d'autant plus tranchantes. Marc accusa le coup, baissant les yeux vers sa tasse de thé intacte.

— Ta mère dit que tu ne réponds plus à ses appels.

— Ma mère appelle pour vérifier si les rideaux de ma nouvelle vie sont assortis au canapé. Elle ne demande jamais si je respire enfin. Alors j'ai arrêté de lui donner le script de ma vie.

Un silence s'installa, seulement troublé par le bruit des vagues en contrebas. Marc releva la tête, et pour la première fois, Élina vit une lueur de respect dans ses yeux délavés.

— Gabriel a tout perdu, tu sais. Après ton départ, il a perdu pied. La fusion a échoué.

Élina ne sourit pas. Elle ne ressentait aucune joie malveillante, juste une indifférence libératrice.

— Gabriel n'a pas perdu à cause de moi. Il a perdu parce qu'il pensait qu'une femme était une monnaie d'échange. On ne bâtit rien de solide sur des décombres humains.

— Je me suis trompé sur lui, admit Marc d'une voix rauque. Et je me suis trompé sur toi. Je pensais te protéger en te gardant sous contrôle.

Élina se pencha en avant, ses yeux fixés dans les siens.

— On ne protège pas un oiseau en lui brisant les ailes pour qu'il ne quitte pas la cage. On l'aime en le regardant s'envoler, même si on a peur qu'il ne revienne jamais.

Elle tendit la main sur la table. Marc hésita, puis posa la sienne sur celle de sa fille. Le contact était fragile, comme du vieux papier. C'était une réconciliation à petits pas, une trêve sur un champ de mines. Les cicatrices ne disparaissaient pas, mais elles ne saignaient plus.

— Est-ce qu'il te rend heureuse ? demanda-t-il en désignant Julien.

Élina sentit un afflux de chaleur dans sa poitrine. Elle ne chercha pas ses mots.

— Il ne me "rend" pas heureuse, papa. Il m'autorise à l'être. C'est différent. Il ne me possède pas. Il m'accompagne.

À quelques mètres de là, Julien capta son regard. Il ne souriait pas, mais l'intensité de son attention était une promesse. Marc soupira, un son long et fatigué qui semblait expulser des mois de tension.

— Alors je suppose que je vais devoir apprendre à l'apprécier. Ou du moins, à le tolérer à ma table pour Noël.

— C'est un bon début, répondit-elle avec une pointe de malice. Mais prévois du bon vin. Il a des goûts de luxe pour un "voyou" de mon espèce.

Le déjeuner se poursuivit sur un ton plus léger, une exploration prudente de ce nouveau territoire familial. Ils parlèrent de choses banales, des travaux dans la maison de bord de mer qu'Élina et Julien restauraient, des livres qu'elle écrivait enfin. Le venin avait été extrait ; il ne restait que la peau neuve, un peu sensible, mais saine.

Quand Marc se leva pour partir, il parut plus léger. Il s'approcha de Julien, qui s'était levé par réflexe. Les deux hommes se toisèrent. La tension était là, électrique, mais ce n'était plus une tension de combat. C'était celle de deux fauves acceptant de partager le même territoire pour le bien de la meute.

— Prenez soin d'elle, dit simplement Marc.

— Ce n'est pas une fleur fragile, Monsieur, répondit Julien d'une voix de granit. C'est un incendie. Mon seul travail est de ne pas l'éteindre.

Marc hocha la tête, un demi-sourire aux lèvres, et s'éloigna.

Élina resta un moment immobile, regardant la silhouette de son père disparaître. Elle se sentit soudainement vidée, mais d'une fatigue délicieuse, celle qu'on ressent après avoir gravi un sommet.

Julien se glissa derrière elle et l'enveloppa de ses bras, sa poitrine large contre son dos. Il enfouit son visage dans son cou, inhalant son odeur — un mélange de soleil, de sel et d'elle-même.

— Ça va ? murmura-t-il contre sa peau.

— Mieux que ça, répondit-elle en se retournant pour lui faire face. J'ai l'impression d'avoir enfin fini de payer ma dette.

Elle passa ses bras autour de son cou, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux sombres. Dans ce café bondé, sous les regards curieux des touristes et des locaux qui connaissaient leur histoire — l'histoire de l'héritière qui avait tout plaqué pour le bras droit de son pire ennemi — ils ne se cachaient plus.

Julien scella leurs lèvres dans un baiser qui goûtait la liberté. C'était un baiser lent,

profond, qui portait en lui le souvenir de leurs luttes et la promesse de leur futur. Les mains de Julien descendirent sur ses hanches, la pressant contre lui avec une possession tranquille.

— Les gens regardent, chuchota-t-elle contre ses lèvres, un sourire malicieux aux lèvres.

— Laisse-les regarder, répondit Julien en intensifiant sa pression. Qu'ils apprennent que les cicatrices font les plus belles histoires. On n'est plus un secret, Élina. On est un exemple.

Elle rit, un rire clair qui s'envola vers la mer. Elle repensa à la jeune femme brisée qui fuyait sous la pluie huit mois plus tôt. Cette femme n'existait plus. À sa place se tenait une survivante, une architecte de son propre destin.

Elle regarda sa cicatrice sur son épaule, puis celle, plus profonde, que Julien portait au flanc, souvenir d'une bagarre pour la sortir de l'enfer. Leurs marques se répondaient, comme un langage secret.

Ils n'étaient plus les dommages collatéraux d'une guerre d'hommes. Ils étaient les souverains d'un royaume de paix qu'ils avaient bâti pierre par pierre, baiser après baiser.

La cicatrisation était terminée. La vie, la vraie, pouvait enfin commencer.

FIN

Merci d'avoir lu "Les Cicatrices de l'Interdit"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)